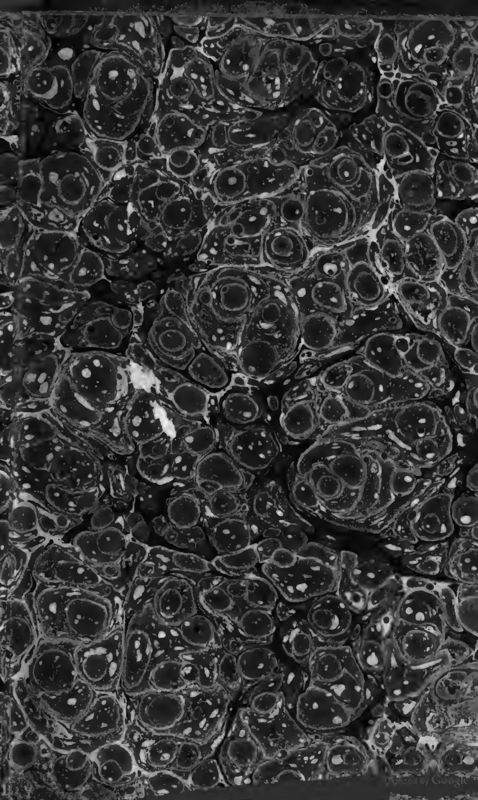
PALLI





RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

Comédies. 18.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

Comédies. 18.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XLVIII.

Second Ordre.





A PARIS,

Chez MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs, rue des Grands-Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1768.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

Comédies. 18.

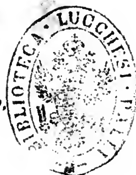
VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XLVIII.



Second Ordre.



A PARIS,

Chez MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs, rue des Grands-Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1768.

NOTICE

SUR BARTHE.

NICOLAS-THOMAS BARTHE, fils d'un riche négociant de Marseille, naquit dans cette ville en 1733. Il fit ses études au collége de Juilly, sous les Pères de l'Oratoire. Son père le destinoit au barreau; mais comptant sur la jouissance d'une fortune considérable, il ne fit choix d'aucun état, et se livra entièrement à son goût pour la poésie. Il travailla particulièrement pour le théâtre français. La première pièce qu'il y donna fut l'*Amateur*, comédie en un acte, en vers, qui parut pour la première fois le 5 mars 1764.

Les Fausses infidélités, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le 25 janvier 1768, eurent dix-huit représentations de suite.

Le 23 décembre 1771, Barthe donna *la Mère jalouse*, comédie en trois actes, en vers. Elle réussit foiblement dans sa nouveauté, et ne fut représentée que cinq fois; mais elle a depuis été reprise avec quelques succès.

L'Homme personnel, comédie en cinq actes, en vers, représentée le 21 février 1778, est la

dernière pièce que cet auteur ait publiée. Elle ne fut jouée que huit fois.

Barthe publia divers autres ouvrages estimés, et il a composé un poème sur l'Art d'aimer, dont on ne connoît que quelques fragmens. Ses compatriotes le récompensèrent de ses travaux en le nommant membre de l'académie de leur ville.

Il mourut à Paris, le 17 juin 1785, dans sa cinquante-troisième année.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimène.
LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

CHEVALIER, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le votre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà.

Ont-elles quelques torts? si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! Elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être.

DORMILLI.

Moi!

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisans,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amans commodes.
Je leur permets de rire! un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien;
C'est le plus beau sang-froid!....

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelqu'heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux :
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.

Oui, j'ai vu Dorimène et même sa cousine,
(*Bas et d'un air effrayé.*)
Rire avec lui, d'un air, là....

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissans!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amans,
Ont daigné quelquefois lui donner des momens;
Et trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très-ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher Marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amans, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune et fidèle encore,

Mais qui, peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connoissez rien, Monsieur de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie :
Vous le concevez, vous?

VALSAIN.

Très-bien; mais je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous :
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(*Dormilli apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.*)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai : je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris, à son âge! où diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'est dans l'ordre; on se prend, on s'aime, on se trahit;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN, *à part.*

(*Haut.*)

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.
Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais, il pourroit me craindre ?
Vous croyez.

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre.

Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah! Monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimène.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paroissant la fuir, je ramène une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agrémens dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune, et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,

Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie ?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains :
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse,
Mais amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse;
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrètes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis-aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici : sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
(*Angélique donne sa lettre.*)
La vôtre? Peut-on voir?... Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.
(*Elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE *la lisant.*

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose:
Un billet circulaire!... Il faut nous réunir.
(*Montrant une table où l'on peut écrire.*)
Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,

Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le votre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÈNE.

Eh! oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime.
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
(*Angélique s'assied.*)
Ne perdons pas de temps. Je dicte. Ecrivez... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÈNE.

Eh non!

(*Dictant.*)

« Je ne sais, Monsieur, si je fais bien de vous
» répondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

» J'ai combattu long-temps...

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

» Long-temps.

DORIMÈNE, *dictant.*

» Mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMÈNE.

Eh bien!

» Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.
Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais quand on écrit!

DORIMÈNE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMÈNE, *dictant.*

» En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...»

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant.*

» Je ne sais qui je ne lui préférerois pas.»

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,
Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point.

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi j'ose prétendre
Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déjà.
Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très-vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;

Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.

(*En s'asseyant.*)

Ils seront bien joués, bien plaisans tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir... Silence:
Ils s'approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance.
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous, moquez-vous de moi?
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN, DORMILLI.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin, vous me fuyez, cruelle?

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai partout.
(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est-là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*A Valsain.*)
Ah! vous voilà, Monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, Madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, *sans le regarder, et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien, il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, Madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez, un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

(*Elle écrit d'un air très-animé.*)

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(*Dorimène plie son billet.*)

Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

(*A un laquais.*)

Holà! quelqu'un? Portez bien vîte cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien! Monsieur, allez la recevoir.

(*Elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique, qui veut suivre Dorimène.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur !

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, Mademoiselle...
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent:
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisk ; il fait votre partie :
J'en fais une autre, moi, loin de vous, et comment ?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;

On me gronde ; on se plaint ; vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri ; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh ! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi ;
C'est qu'ils ne sentent point ; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet ; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah ! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, Monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre ;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un, vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée ? ah ! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses ?
On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent,
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran ? Jamais. Quelle crainte cruelle !
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle ?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrois!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien! Monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle.
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs? il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom et vos refus?

SCÈNE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
(*Mondor paroît.*)
Mais quel est ce rival? Je l'aperçois peut-être...
C'est lui; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encor et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*
(*Haut et d'un air triomphant.*)
Bon! Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime?

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi, qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence ici m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut....

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut.

(En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.
Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez; je suis compâtissant.

DORMILLI.

Au fait; par grâce.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...
(Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.)
Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, *avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.*

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,
Trop de feu, Chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, Monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.
Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très-décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, Monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu! c'est me mettre à de rudes épreuves?
Le moyen avec vous de garder un secret?

(*Il tire un porte-feuille de sa poche.*)

Parmi certains papiers, j'ai là.... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?.... lisez.

(*Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir et Mondor le retient. Dormilli lit avidement : Mondor continue.*)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie;
Puis, le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir :

Et le roman finit par un beau désespoir.
(*Il éclate de rire.*)
Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!
J'avois su le prévoir; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-long-temps avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, *d'un ton brusque.*

Eh bien! je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais, adieu; je vous laisse à votre inquiétude.
(*Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)
Les amans affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI.

IL chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi.
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

VALSAIN, DORMILLI.

DORMILLI, *à part.*

IL me paroît bien triste.

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.

(*Ils se regardent quelque temps en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes! mon cher!

DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout; mais, de quelle façon?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre?
(Ils se rapprochent l'un de l'autre.)
(Haut.)
Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique;
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Etes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très-sûr; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Ecoutez, cher ami; surtout, point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé:
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Ecrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre d'elle un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'osois vous le dire.

Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met de plus au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Ecrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!... quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidèle, et je serois coupable,
Si...

DORMILLI, *très-vivement.*

Fidèle? Oui, fidèle; adorez-la, Mondor,
Quelle fidélité! là, tout à l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice.
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais, au reste, elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?

(*Haut.*)

Deux billets à Mondor? Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, Monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, Monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, Monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, Monsieur, oui, Monsieur, oui, Monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor,
Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance:
Il ne trahit pas; non. *Ses vertus*, disiez-vous,
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! et c'est Mondor qu'elle aime!

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(*Il s'éloigne.*)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie:
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(*Il veut sortir.*)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins, concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Celui de Dorimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(*A Valsain.*) (*A lui-même.*)
Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage?...
(*A Valsain.*)
Que n'ai-je aimé Julie?... Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez!...
Voyons de près mon fat. (*Il sort.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit! arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment? Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! allons; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment!... de grâce... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets! je crois plutôt leurs cœurs;
Qu'un fat ait du succès, j'y consens, mais d'ailleurs,
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison;
J'ai mille souvenirs : elle, une trahison!
J'ai cru... j'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe : eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyans... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN, *souriant, et d'un air tranquille.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.
(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs?.... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve,
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
(A part.)
C'est pour vous détromper... Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
(D'un ton badin.)
Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez. *(Il veut le faire sortir.)*

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous ? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi,

Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.

(*Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.*)

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Comment ! il a crié, fait un affreux vacarme,
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme),
J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens ;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames :
Non, parbleu, c'en est trop ; ne gâtons pas les femmes.
Oh ! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,

Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes!
(*Gaiment.*)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur:
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorimène.*

Voyons.

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*

Où va Monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive!

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment:
Mais je n'en parlois pas, Madame, en ce moment.

Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :
Il la perdoit sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très-simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime;
Brune, vive, piquante!

DORIMÈNE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMÈNE, *à part.*

Bon.

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre et belle...

DORIMÈNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, Madame; c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistoit d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! dieux!

VALSAIN, *à Dorimène.*

Voyez cette scène touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante :
Ils vouloient tout se dire et ne se parloient pas;
Mais quels regards! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(*A Angélique.*)
Vous auriez pris plaisir, surtout, à voir Julie.
Tous deux me ravissoient : j'en ai l'ame attendrie.
(*A Dorimène.*)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur.
(*A Angélique.*) (*A Dorimène.*)
Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi, Madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor, en a bien trouvé deux.
(*Il salue respectueusement; on ne lui rend point ses révérences; il sort.*)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, *après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*

QUEL homme!... et je l'aimois!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée aussi! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer!

(*Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène, il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.*)

DORMILLI, *bas.*

Ecoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être;
Et je me félicite enfin de les connoître:
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc! voilà comme ils aimoient tous deux!
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait; oui, Madame, à leur place
J'en aurois fait autant. Quoi! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons!
C'est pour un tel rival que nous les trahissons!
Pouvoient-ils?...

DORIMÈNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir si vous l'abandonniez.
Eh bien! qui l'empêchoit de vous tenir parole?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit? ô ciel!

DORIMÈNE.

Oui, c'étoit là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante!

(*Il s'approche d'elle.*)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant! vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah! par son défaut même il doit plaire à Julie;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien!...
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, DORMILLI.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel! ah! Dormilli!

DORMILLI.

Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*
Ce traître de Valsain !

DORMILLI.
A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.
Vous étiez son complice ?

DORMILLI.
Oh! non pas tout à fait; mais quelle heureuse erreur!
(*A Dorimène.*)
N'allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre :
(*A Angélique.*)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.
Vous avez entendu ?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*
Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*
Paix.

SCÈNE XV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*
C'EST lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?
(*Il s'avance et regarde quelque temps.*)
Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère
M'est enfin dévoilé; vous êtes le mortel
Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut avec lui se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!
Plus de société désormais entre nous :
(*Gaîment.*)
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie!

DORMILLI, *à Angélique.*
(*A Valsain.*)
Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie?
(*A Angélique.*)
Quand je jure à vos pieds,...
(*Il tombe aux pieds d'Angélique.*)

SCÈNE XVI.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN, DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est, ma foi, charmant!

Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, Mademoiselle ?

(*Bas, à Valsain qui rit.*)

Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant! Il aime encor l'objet que j'ai charmé.

(*Bas à Dormilli, qui rit aussi.*)

Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

(*Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.*)

(*A part.*)

Bon! chacun rit de l'autre.

(*Ils rient tous trois.*)

VALSAIN, *à Mondor.*

On rit de vous.

(*A Dorimène.*)

Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi...
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour,

(*Désignant Mondor.*)

Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.

(*Dorimène, Angélique, Valsain et Dormilli, font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

SCÈNE XVII.

MONDOR.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra....
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LE

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE,

PAR GOLDONI,

Représentée, pour la première fois, le 4 novembre 1771.

NOTICE

SUR GOLDONI.

CHARLES GOLDONI, fils d'un médecin de Venise, y naquit en 1707. Ses parens le placèrent chez un procureur et le firent recevoir avocat. Il suivit peu de temps cette carrière, où néanmoins il obtint des succès. Entraîné par un penchant irrésistible vers le théâtre, pour lequel il avoit montré les plus heureuses dispositions dès l'âge de huit ans, il quitta le barreau pour se livrer entièrement à la composition d'ouvrages dramatiques. A ce goût il en joignoit un autre qui eut aussi une grande influence sur sa détermination : celui des voyages et de la vie errante. Il s'associa à des comédiens et parcourut l'Italie, faisant représenter ses pièces dans les diverses villes qu'il visitoit. Il donna ainsi plusieurs tragédies et plus de cent cinquante comédies, dont la plupart eurent un grand succès. Son talent pour ce genre

lui a mérité le surnom de Molière de l'Italie, qu'il a également acquis en purgeant la scène italienne du mauvais goût qui y régnoit avant lui.

Doué de beaucoup d'esprit et d'une extrême gaîté, possédant une connoissance parfaite du cœur humain, prenant ses caractères dans le monde, sans fatiguer son imagination à en créer, Goldoni travailloit avec une grande facilité. Le nombre de ses ouvrages l'atteste suffisamment; mais on en cite pour preuve particulière, qu'ayant fait annoncer à Venise, à la fin de l'année 1749, qu'il donneroit dans le courant de la suivante seize comédies dont les titres furent indiqués, il remplit cet engagement extraordinaire avec exactitude.

Après avoir voyagé par toute l'Italie, Goldoni vint en France en 1761. Madame Adélaïde, tante du roi, le choisit pour son maître de langue italienne. L'accueil qu'on lui fit à Paris, et les marques de bienveillance qu'il reçut de cette princesse, le déterminèrent à s'y fixer. Il donna plusieurs pièces au théâtre italien, et composa pour la scène française sa comédie du *Bourru bienfaisant*. Elle parut pour la première fois le 4 novembre

vembre 1771, et eut treize représentations de suite.

Goldoni venoit d'obtenir une pension du gouvernement lorsqu'il mourut, en 1792, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il étoit devenu aveugle sur la fin de ses jours.



PERSONNAGES.

MONSIEUR GÉRONTE.
MONSIEUR DALANCOUR, neveu de M. Géronte.
DORVAL, ami de M. Géronte.
VALÈRE, amoureux d'Angélique.
MADAME DALANCOUR.
ANGÉLIQUE, sœur de M. Dalancour.
MARTHON, gouvernante de M. Géronte.
PICARD, laquais de M. Géronte.
UN LAQUAIS de M. Dalancour.

La scène se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour; et la troisième, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.

LE

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, MARTHON.

ANGÉLIQUE.

LAISSEZ-MOI, Valère, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris.....

VALÈRE.

Ma chère Angélique!....

MARTHON.

Partez, Monsieur.

VALÈRE, *à Marthon.*

De grâce, un instant; si je pouvois m'assurer....

MARTHON.

De quoi?

VALÈRE.

De son amour, de sa constance.....

ANGÉLIQUE.

Ah! Valère, pourriez-vous en douter?

MARTHON.

Allez, allez, Monsieur, elle ne vous aime que trop.

VALÈRE.

C'est le bonheur de ma vie.

MARTHON.

Partez vîte. Si mon maître arrivoit.....

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTHON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien), il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs. Il y joue très-souvent. Oh! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALÈRE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais; mon père étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTHON.

C'est un homme, Monsieur, comme il n'y en a point; il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très-difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui: il me dit qu'il m'aime, et je le crois; cependant toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALÈRE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre? Vous n'avez ni père ni mère : votre frère doit disposer de vous; il est mon ami, je lui parlerai.

MARTHON.

Eh! oui, fiez-vous à M. Dalancour!

VALÈRE, *à Marthon.*

Quoi! pourroit-il me la refuser?

MARTHON.

Ma foi, je crois que oui.

VALÈRE.

Comment?

MARTHON.

Ecoutez en quatre mots. (*A Angélique.*) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire. Comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié : ne me vendez pas, au moins.

VALÈRE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTHON, *adressant la parole à Valère, à demi-voix, et toujours regardant aux coulisses.*

M. Dalancour est un homme ruiné, abîmé; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur; il est perdu de dettes; Angélique lui pèse sur les bras, et, pour s'en débarrasser, il voudroit la mettre dans un couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu ! que me dites-vous là ?

VALÈRE.

Comment! est-il possible ? Je le connois depuis long-temps; Dalancourt m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTHON.

Vif! oh ! très-vif, presque autant que son oncle; mais il n'a pas les mêmes sentimens ; il s'en faut de beaucoup.

VALÈRE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son père étoit très-content de lui.

MARTHON.

Eh ! Monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALÈRE.

Se pourroit-il que madame Dalancour ?

MARTHON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. M. Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que par la sotte complaisance qu'il a pour sa femme ; et.... je n'en sais rien ; mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Qu'entends-je ? ma belle-sœur, que je croyois si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié ! je ne l'aurois jamais pensé.

VALÈRE.

C'est le caractère le plus doux...

MARTHON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALÈRE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTHON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la première?

VALÈRE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTHON.

Eh bien! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALÈRE.

Cela est inconcevable.

MARTHON.

Allons, allons, Monsieur, vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir; sortez vîte, et n'exposez pas Mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALÈRE, *à Angélique.*

Tranquillisez-vous, ma chère Angélique; l'intérêt ne formera jamais un obstacle...

MARTHON.

J'entends du bruit; sortez vîte.

(*Valère sort.*)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, MARTHON.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!

MARTHON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTHON.

Au contraire, restez, et ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTHON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui; parlez-lui pour moi.

MARTHON.

Point du tout; il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, et le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose; je lui parlerai après. (*Elle veut s'en aller.*)

MARTHON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non, appelez-moi; je n'irai pas loin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARTHON.

Qu'ELLE est douce! qu'elle est aimable! je l'ai vue naître; je l'aime; je la plains, et je voudrois la voir heureuse. (*Apercevant M. Géronte.*) Le voici.

SCÈNE IV.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marthon.*
PICARD!

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE.

Que Picard vienne me parler.

MARTHON.

Oui, Monsieur. Mais pourroit-on vous dire un mot?

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*
Picard! Picard!

MARTHON, *fort et en colère.*
Picard! Picard!

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON, PICARD.

PICARD, *à Marthon.*

Me voilà, me voilà.

MARTHON, *à Picard, avec humeur.*

Votre maître...

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Va chez mon ami Dorval; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, Monsieur; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Va-t'en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler...

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme! *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

Le fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité.

MARTHON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin : il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(*Il examine le jeu.*)

MARTHON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTHON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant...

M. GÉRONTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? Dépêche-toi.

MARTHON.

Votre nièce voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTHON.

Bon!... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très-sérieux. Je ne m'amuse guère; mais quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu?

MARTHON.

Cette pauvre fille!...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé?

MARTHON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant.*

Dans un couvent! Mettre ma nièce au couvent! Disposer de ma nièce sans ma participation, sans mon consentement!

MARTHON.

Vous savez les dérangemens de M. Dalancour?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme. Il a son bien; qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui; mais, pour ma nièce, je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTHON.

Tant mieux pour elle, Monsieur; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle?

MARTHON.

Elle est tout près d'ici, Monsieur; elle attend le moment....

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTHON.

Oui, elle le désire très-fort; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

MARTHON.

Elle est timide....

M. GÉRONTE.

Eh bien?

MARTHON.

Si vous lui parlez....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTHON.

Oui, mais ce ton de voix....

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTHON.

Cela est vrai, Monsieur; je vous connois; je sais que vous êtes bon, humain, charitable: mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant, parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur.

MARTHON.

Me le promettez-vous ?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTHON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non.

(*Il commence à s'impatienter.*)

MARTHON.

Surtout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. GÉRONTE.

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité, ma petite nièce mérite qu'on la traite avec douceur.

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, *se tenant à quelque distance.*

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE, *s'avance en tremblant.*

Excusez, Monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marthon ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE, *commençant avec tranquillité et s'échauffant peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant, qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me manque encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère...

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*A Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.... Marthon vous aura dit....

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marthon, c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère...

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère....

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien! aimez-vous le couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage! (*En se contraignant.*) Approchez, je vous comprends; vous n'aimez donc pas le couvent?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez-moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! que n'ai-je le courage?...

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère!

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valère !

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un? Je veux savoir la vérité; oui, je vous ferai du bien; mais à condition que vous le méritiez; entendez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, Monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu! je ne voudrois pas.... (*A M. Géronte.*) Monsieur....

M. GÉRONTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. Je connois les femmes ; vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon oncle, puisque vous êtes si bon....

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, mon cher oncle.

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot...

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais; que vais-je devenir? Eh! ma chère Marthon ne m'abandonnera pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE.

C'EST une bonne fille ; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque in-

clination, j'aurois tâché de la contenter ; mais elle n'en a point. Je verrai.... je chercherai... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas ? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu..... Voilà l'arrangement de mes pièces ; voilà celui de Dorval. Je pousse le roi à la case de sa tour. Dorval place son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec ; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval ? Oui, il a pris mon fou, et moi... double échec avec le cavalier. Parbleu ! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi ; je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui ; le voilà dans mes filets ; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame ; oui, la voilà ; échec et mat ; c'est clair : échec et mat ; cela est gagné... Ah ! si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*Il appelle.*) Picard !

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, et d'un air très-embarrassé.*

Mon oncle est tout seul, s'il vouloit m'écouter.

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort.*) Picard !

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien! as-tu trouvé Dorval?

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à M. Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle...

(*M. Géronte se retournant, aperçoit Dalancour, se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCÈNE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *en souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment! je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur, mais...

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire; mais, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois; je crois qu'on pourroit tout espérer de vous; mais madame Dalancour...

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, Monsieur? Ah! vous ne la connoissez pas; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité: elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé: elle m'a cru plus riche que je n'étois; je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime; nous nous som-

mes mariés fort jeunes : je ne lui ai jamais donné le temps de rien demander, de rien désirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir : c'est de cette manière que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme! prévenir ses désirs! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la première à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parce qu'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami!

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois; je connois

toute l'étendue de son mérite, et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons ; je serois au désespoir de vous avoir déplu; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah ! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations !

DORVAL.

Mais, encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps ? Il n'y a que quatre ans que

que votre père est mort ; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés ! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, et le remède a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets ; j'ai entrepris des affaires ; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux ! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très-mal fait, mon cher ami ; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle; et la jeunesse, mon cher ami... quelquefois... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela, qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent ; cela est bon : mais en avez-vous parlé à votre oncle ?

M. DALANCOUR.

Non ; il ne veut pas m'écouter : mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous , il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh ! j'en suis sûr ; voyez-le, je vous en prie, tout à l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant ?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons, holà, quelqu'un ?

SCÈNE XIII.

M. DALANCOUR, DORVAL, PICARD.

PICARD, *à M. Dalancour.*

MONSIEUR.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti ?

PICARD.

Non, Monsieur ; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin ! à l'heure qu'il est ?

PICARD.

Cela est égal, Monsieur : quand il a de l'humeur, il se promène, il va prendre l'air.

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Non, Monsieur ; je connois mon oncle : il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais, s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas ?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, Monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est : un demi - quart d'heure lui suffit. D'ailleurs, Monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien ! mon cher ami, passez dans son appartement ; faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle, il faut y remédier ; je lui parlerai pour vous ; mais à condition...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit.

(*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE XIV.

M. DALANCOUR, PICARD.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire ?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, je lui ai dit ; mais il m'a renvoyé, à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons momens où je pourrai lui parler ; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, Monsieur ; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche ?

PICARD.

Je ne suis pas riche ; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfans ; je devrois être dans l'embarras ; mais mon maître est si bon : je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misère.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

M. DALANCOUR.

Ah! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin!.... Si je pouvois cacher à ma femme!.... Ah! pourquoi l'ai-je trompée? Pourquoi me suis-je trompé moi-même? Mon oncle ne revient pas. Tous les momens sont précieux pour moi; allons, en attendant, chez mon procureur.... Que j'y vais avec peine! Il me flatte, il est vrai, que, malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps : mais la chicane est odieuse; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours!

(*Il veut s'en aller.*)

SCÈNE XVI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Voici ma femme.

MADAME DALANCOUR.

Ah! ah! vous voilà, mon ami? je vous cherchois partout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir...

MADAME DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce bourru... il grondoit, il grondoit!

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez?

MADAME DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon de soleil; j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul et tout haut, mais tout haut.... Dites-moi une chose.... n'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié?

M. DALANCOUR.

Oui.

MADAME DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit : il disoit du mal du mari et de la femme; mais du mal!.... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

MADAME DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

MADAME DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi? Lui ai-je manqué en rien? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous et moi; vous me le pardonnez bien. Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui; mais dites-moi sincèrement, en a-t-il pour vous? en a-t-il pour

moi ? il nous traite très-durement, il nous hait souverainement; moi, surtout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour ?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais.... quand nous lui ferions notre cour.... il est notre oncle; d'ailleurs, nous pourrions en avoir besoin.

MADAME DALANCOUR.

Besoin de lui! Nous? Comment? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement? Vous être rangé; je suis raisonnable; je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération...

MADAME DALANCOUR.

Mais oui; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis!

MADAME DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur; vous avez quelque chose... vous n'êtes pas tranquille.

M. DANLANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

MADAME DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connois, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur? Pourquoi donc? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, et la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment?

MADAME DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent; et je sais, de bonne part, qu'elle en seroit très-fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge, doit-elle avoir des volontés?

MADAME DALANCOUR.

Non, elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parens. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

MADAME DALANCOUR.

Bon! étois-je plus âgée, quand nous nous sommes mariés?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! irai-je de porte en porte lui chercher un mari?

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez, écoutez-moi, mon cher ami; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me

trompe, m'être aperçue que Valère l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu! que je souffre!

MADAME DALANCOUR.

Vous le connoissez : y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons; nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grâce; permettez-moi de me mêler de cette affaire; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très-embarrassé.*

Madame...

MADAME DALANCOUR.

Eh bien?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

MADAME DALANCOUR.

Non? pourquoi?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Mon oncle y consentiroit-il?

MADAME DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû; mais vous êtes le frère. La dot est entre vos mains; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à peu près l'article de l'intérêt...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur.

M. DALANCOUR.

Au contraire.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que...

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte; nous parlerons de cela à mon retour. (*Il veut s'en aller.*)

MADAME DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DALANCOUR.

Qu'EST-CE que cela signifie? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari... Non, il est trop sage pour avoir rien à se reprocher.

SCÈNE XVIII.

MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*
Si je pouvois parler à Marthon...

MADAME DALANCOUR.
Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*
Madame.

MADAME DALANCOUR, *avec amitié.*
Où allez-vous, ma sœur ?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*
Je m'en allois, Madame.

MADAME DALANCOUR.
Ah ! ah ! vous êtes donc fâchée ?

ANGÉLIQUE.
Je dois l'être.

MADAME DALANCOUR.
Etes-vous fâchée contre moi ?

ANGÉLIQUE.
Mais, Madame...

MADAME DALANCOUR.
Ecoutez, mon enfant. Si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part ; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*
Qu'elle est fausse !

MADAME DALANCOUR.

Qu'avez-vous? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. (*Elle s'essuie les yeux.*)

MADAME DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas! ce sont les dérangemens de mon frère.

MADAME DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangemens de votre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui; personne ne le sait mieux que vous.

MADAME DALANCOUR.

Que dites-vous là?.... Expliquez-vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE; PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

M. GÉRONTE.

PICARD!

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien! Dorval?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas!

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *apercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici? C'est mon salon. Je ne veux pas de femmes ici; je ne veux pas de votre famille; allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Angélique s'en va mortifiée.*)

SCÈNE XX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR, PICARD.

MADAME DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie; mais, de temps en temps, se tournant vers madame Dalancour.*

Cela est singulier! Cette impertinente! elle

veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, Monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GÉRONTE, *voudroit aller dans son appartement, mais il ne voudroit pas passer devant madame Dalancour. Il dit à Picard :*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, Monsieur.

MADAME DALANCOUR, *s'apercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*

Passez, passez, Monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à madame Dalancour, en passant, et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(Il entre chez lui ; Picard le suit.)

SCÈNE XXI.

MADAME DALANCOUR.

Quel caractère! mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus, c'est le trouble de mon mari, ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains, je voudrois connoître la vérité, et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE.

Allons jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécille, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*Il s'assied.*)

DORVAL, *d'un ton compatissant, et pendant qu'il approche de la chaise.*

Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Et je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez; jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis!

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grâce au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent....

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite; lui donner de l'argent ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bien-

fait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement :*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Échec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé; j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura! (*Il rêve un instant, et se lève en appelant.*) Dorval!

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Ecoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami?

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi?

M. GÉRONTE.

Oui, ma nièce.

DORVAL.

Comment?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! comment! êtes-vous sourd? ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GÉRONTE.

Et, si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem, qu'en dites-vous?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois; je ne ferois que le bonheur de ma nièce.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frère!...

M. GÉRONTE.

Son frère! son frère n'est rien... C'est moi qui en dois disposer; la loi, le testament de mon frère... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur le champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché.*

Mais, mais. Voyons votre *mais.*

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans à quarante-cinq?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune, et je connois Angélique; ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs, elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr ?

M. GÉRONTE.

Très-sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien ! quoi ? voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid ?

DORVAL.

Vous voudriez donc ?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noce; cela vous fâche-t-il ?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez ?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien ! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai ?

DORVAL.

Mais, à condition...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés ?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très-sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCÈNE II.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL.

(*M. Dalancour entre par la porte du fond, il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui; mais il reste à la porte pour écouter.*)

M. GÉRONTE.

C'EST le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami!

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire; tout sera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE III.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL, PICARD.

M. GÉRONTE, *à Picard.*

MA canne, mon chapeau. (*Picard sort.*)

SCÈNE IV.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL, *à sa porte.*

DORVAL.

J'IRAI, en attendant, chez moi.

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL, PICARD.

(*Picard donne à son maître sa canne et son chapeau, et rentre.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, *à sa porte;* DORVAL.

M. GÉRONTE.

Non, non; vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais revenir; vous dînerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre; écrivez; envoyez la lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la porter; c'est un bon garçon, sage, fidèle; je le gronde quelquefois, mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur ?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu !... (*Il sort.*)

(*M. Dalancour, au dernier mot, marque de la joie.*)

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi ?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle ? Il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire ; il vous a donné sa parole d'honneur, je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc ?

DORVAL.

J'espère bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui ; et, désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur : mais, jusqu'à présent...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur ?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage...

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur ! l'acceptez-vous ?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi ; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frère, que je vous embrasse de tout mon cœur.

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion...

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois

le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCÈNE VIII.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*
AH ! madame Dalancour...

MADAME DALANCOUR, *à M. Dalancour.*
Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix...

M. DALANCOUR.
Ma femme, voilà M. Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

MADAME DALANCOUR, *avec joie.*
Oui ?

DORVAL, *à madame Dalancour.*
Je serai bien flatté, Madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

MADAME DALANCOUR, *à Dorval.*
Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari ?

M. DALANCOUR, *à Dorval.*
Ma sœur le sait-elle ?

DORVAL, *à M. Dalancour.*
Je ne le crois pas.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là ?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir ?

DORVAL.

Non; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle ?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je connois Angélique : d'ailleurs, votre état, votre mérite... Laissez-moi faire; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie; ne gâtons rien; laissons faire M. Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE IX.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

A CE que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

MADAME DALANCOUR.

Votre oncle! vous en a-t-il parlé? Vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? n'avez-vous pas vu Dorval? Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas demander mon consentement?

MADAME DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que...

MADAME DALANCOUR.

C'est que... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

MADAME DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*Fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous

échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*A madame Dalancour.*) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur : mais vous connoissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins pour vous et pour moi.

MADAME DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part : je vous en loue et vous admire; mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?...

M. DALANCOUR.

Vous avez raison... Mais il y a encore du temps, nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Ecoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle : cependant elle est votre sœur.

M. DALANCOUR.

Comment! vous appelez ma sœur une ingrate? Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

N'en parlons pas, pour le présent. Je lui de-

manderai une explication entre elle et moi; et, ensuite...

M. DALANCOUR.

Non, je veux le savoir...

MADAME DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami...

M. DALANCOUR, *très-vivement.*

Non; je veux le savoir, vous dis-je.

MADAME DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel! je tremble toujours.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur...

M. DALANCOUR.

Eh bien?

MADAME DALANCOUR.

Je la crois du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire, à moi-même, que vos affaires étoient dérangées, et que...

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées!... Le croyez-vous?

MADAME DALANCOUR.

Non; mais elle m'a parlé de façon à me faire croire qu'elle me soupçonne d'en être la cause, ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Vous? Elle vous soupçonne, vous?

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion.*

Ma chère femme !

MADAME DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez, je n'y pense pas. Tout vient de là ; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh non ! mon oncle n'est pas méchant.

MADAME DALANCOUR.

Il n'est pas méchant ! ciel ! y a-t-il rien de pis sur la terre ? Tout à l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait voir ?... mais je le lui pardonne.

SCÈNE X.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Dalancour.*

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour vous.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre.*

Donne. *(Le laquais sort.)*

SCÈNE XI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, avec agitation.*

VOYONS. C'est de mon procureur.

(*Il ouvre la lettre.*)

MADAME DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

Un moment.

(*Il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque du chagrin.*)

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu.*

Je suis perdu.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

MADAME DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état.

(*Il lui donne la lettre, et sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME DALANCOUR.

Je tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, Monsieur ; les créanciers n'ont pas voulu signer. La » sentence vient d'être confirmée ; elle vous sera » signifiée. Prenez y garde, il y a prise de corps. » Ah ! qu'ai-je lu ? Que viens-je d'apprendre ? Mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté !... Mais... comment cela se peut-il ? point de jeu... point de sociétés dangereuses... point de faste... pour lui... Seroit-ce pour moi ? Ah dieux ! quelle lumière affreuse vient m'éclairer ! Les reproches d'Angélique, cette haine de M. Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je le suis peut-être autant que lui... Mais quel remède à cette cruelle situation ? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement et de chagrin !... Eh ! si j'en suis la cause... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même ? Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais, avec ce caractère âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir ?... irai-je m'exposer à ses duretés ?... Ah ! qu'importe ? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari ?

Oui, j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage.

(*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de monsieur Géronte.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

Que faites-vous ici, Madame ? M. Dalancour s'abandonne au désespoir.

MADAME DALANCOUR.

Ciel ! je vole à son secours. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MARTHON.

Quels malheurs ! quels désordres ! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien... Qui vois-je ?

SCÈNE XV.

VALÈRE, MARTHON.

MARTHON.

Monsieur, que venez-vous faire ici? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALÈRE.

Je m'en doutois bien; je viens de quitter le procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTHON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALÈRE.

M. Géronte est-il chez lui?

MARTHON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALÈRE.

Chez son notaire?

MARTHON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais, est-ce que vous voudriez lui parler?

VALÈRE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de M. Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTHON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALÈRE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?...

MARTHON, *avec joie.*

Oui; d'autant plus que mademoiselle est dans

les bonnes grâces de son oncle, et qu'il veut la marier.

VALÈRE.

Il veut la marier?

MARTHON, *avec joie.*

Oui.

VALÈRE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTHON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALÈRE.

Est-ce une consolation pour moi?

MARTHON.

Pourquoi pas? (*En se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, Mademoiselle.

SCÈNE XVI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, MARTHON.

ANGÉLIQUE.

Je suis toute effrayée.

VALÈRE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Mon pauvre frère...

MARTHON, *à Angélique.*

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il est un peu plus tranquille.

MARTHON.

Ecoutez, écoutez, Mademoiselle : Monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frère.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi ?

MARTHON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALÈRE, *bas, à Marthon.*

Ne lui dites rien. (*Se tournant vers Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas ?

MARTHON.

Mais, il faudra en parler à M. Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger.

MARTHON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je ? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un. (*Elle court vers l'appartement de M. Géronte, et revient.*) C'est monsieur Dorval. (*A Valère.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALÈRE, *à Angélique.*

Si vous voyez votre frère...

MARTHON.

Eh ! venez donc, Monsieur, venez donc.
(*Elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à soi-même.*

QUE ferai-je ici avec M. Dorval? Je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique, qui va pour sortir.*

Ah! Mademoiselle, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon; elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem ! Qu'en dites - vous ? (*Angélique ne marque toujours que de la modestie.*) Seriez-vous bien aise de vous marier ?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus ?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais... tout comme il vous plaira, Monsieur.

DORVAL.

C'est que le choix en est déjà fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! ciel ! que je crains !

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...

DORVAL.

Quoi, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Connoissez-vous celui qu'on m'a destiné ?

DORVAL.

Oui, je le connois; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi ?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je...

DORVAL.

Parlez, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme ?

DORVAL.

Le nom du jeune homme ?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais... Si ce n'étoit pas tout à fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel !

DORVAL.

Vous êtes sage... Vous dépendez de votre oncle...

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, Monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier ?

DORVAL.

Qu'appelez-vous sacrifier ?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon ! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil ? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti ?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais... ce parti... Si c'étoit moi, Mademoiselle ?...

ANGÉLIQUE, *avec de la joie.*

Vous, Monsieur ? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible ; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espère que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah ! ah ! cela n'est pas mal. (*A Angélique.*) Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu ?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah ! Monsieur !

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit; je l'avois bien prévu; heureusement je n'en suis pas amoureux, mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, Mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner.

DORVAL.

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! Mademoiselle.... je le serai.... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père. (*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chère enfant!

SCÈNE XVIII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaîté, à sa manière.*

BON, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfans. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc? est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressemens légitimes. Tu as bien fait, toi, Dorval, de la prévenir. Allons, Mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique, avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes. Avance-toi. (*A Dorval, en colère.*) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur; je veux bien que l'on rie : mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager; entendez-vous, monsieur le rieur? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc.

(*Il veut la prendre par la main.*)

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle...

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Tu pleures, tu fais l'enfant. Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main et la force de s'avancer au milieu du théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec une espèce de gaîté :*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix!

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix. (*Il change de ton et dit tranquillement :*) J'ai été chez mon notaire; j'ai tout arrangé; il a fait la minute devant moi; il l'apportera tantôt, et nous signerons.

DORVAL.

Mais, si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix ! Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part ; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites, la dot ne peut pas périr, et, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très-bien ; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vîte et en tremblant.*

Moi, Monsieur ?...

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien, entends-tu ?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire ?

DORVAL.

Que j'en suis fâché, mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu ! (*Angélique s'éloigne toute effrayée, Dorval recule aussi.*) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui, mais à condition...

M. GÉRONTE, *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente? Si je pouvois le croire..... Si je pouvois m'en douter.... (*Il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, Monsieur; vous avez tort.

M. GÉRONTE, *se tournant vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez?

(*Angélique saisit le moment et se sauve.*)

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE *continue.*

Qui abusez de mon amitié et de mon attachement pour vous?

DORVAL, *haussant la voix.*

Mais écoutez les raisons...

M. GÉRONTE.

Point de raisons; je suis un homme d'honneur,

et, si vous l'êtes aussi, allons tout à l'heure... (*En se retournant, il appelle :*) Angélique !

DORVAL, *en se sauvant.*

Peste soit de l'homme ! il me pousseroit à bout.

M. GÉRONTE.

Où est-elle ? Angélique ! Holà ! quelqu'un !

SCÈNE XX.

M. GÉRONTE. *Il appelle toujours.*

PICARD ! Marthon ! La Pierre ! Courtois !... Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*Il se tourne et ne voit plus Dorval : il reste interdit.*) Comment donc ! il me plante là ? (*Il appelle.*) Dorval ! mon ami Dorval ! Ah ! l'indigne ! ah ! l'ingrat ! Holà ! quelqu'un ! Picard !

SCÈNE XXI.

M. GÉRONTE, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR.

M. GÉRONTE.

Coquin ! tu ne réponds pas ?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux ! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux !

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval ?

PICARD, *brusquement.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti ?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très-fâché.*

Ah ! pendard ! est - ce ainsi que l'on répond à son maître ? (*Il le menace et le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant, d'un air très-fâché.*

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux !

(*Il le menace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise et la table; M. Géronte court à son secours et le fait lever.*)

PICARD.

Ahi !

(*Il s'appuie au dos de la chaise, et il marque beaucoup de douleur.*)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

PICARD.

Je suis blessé, Monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré, et à part.*

J'en suis fâché. (*A Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie et marche mal.*

Je crois que oui, Monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Va-t'en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, Monsieur ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t'en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître !

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, Monsieur : j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent ? est-ce par

orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, Monsieur, je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t'en tout à l'heure.

PICARD.

Oui, Monsieur. *(Il marche mal.)*

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.....

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je, je le veux.

PICARD, *prend la canne et dit en s'en allant.*
Quelle bonté! *(Il sort.)*

SCÈNE XXII.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE.

C'EST la première fois de ma vie..... Peste soit de ma vivacité! (*Se promenant à grands pas.*) C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTHON.

Monsieur, voulez-vous dîner?

M. GÉRONTE, *très-vivement,*

Va-t'en à tous les diables.

(*Il court et s'enferme dans son appartement.*)

SCÈNE XXIII.

MARTHON.

Bon! fort bien. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique; autant vaut que Valère s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARTHON, PICARD.

(*Picard entre par la porte du milieu, Marthon par celle de M. Dalancour.*)

MARTHON.

Vous voilà donc de retour?

PICARD, *ayant la canne de son maître.*

Oui, je boite un peu; mais cela n'est rien, j'ai eu plus de peur que de mal: cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTHON.

Allons, allons; à quelque chose malheur est bon.

PICARD, *d'un air content.*

Mon pauvre maître! Ma foi, ce trait là m'a touché jusqu'aux larmes; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.

MARTHON.

Il a un cœur!.... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas?

MARTHON.

Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné?

PICARD.

Pourquoi donc?

MARTHON.

Eh! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

PICARD.

Je le sais, j'ai rencontré votre neveu, et il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il, mon maître?

MARTHON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah! qu'il en sera fâché!

MARTHON.

Oui; et la pauvre Angélique?

PICARD.

Mais Valère...

MARTHON.

Valère, Valère est toujours ici; il n'a pas voulu s'en aller; il est là, il encourage le frère; il regarde la sœur, il console Madame. L'un pleure, l'autre soupire; l'autre, se désespère. C'est un chaos, un véritable chaos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à Monsieur?...

MARTHON.

Oui, je lui parlerai; mais à présent il est trop en colère.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTHON.

Allez; et, si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles.

(*Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte, et il ferme la porte.*)

MARTHON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement.

SCÈNE II.

MARTHON.

C'EST un bon garçon que ce Picard, doux, honnête, serviable; c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCÈNE III.

MARTHON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas, et souriant.*

Eh bien! Marthon?

MARTHON.

Monsieur, votre très-humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

M. Géronte est-il toujours en colère?

MARTHON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi?

MARTHON.

Contre vous, Monsieur? il s'est fâché contre vous?

DORVAL, *en riant, et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien : je le connois, je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTHON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique... C'est singulier cependant, un homme vif comme lui! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique...

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtemps notre liaison.

MARTHON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle?

MARTHON, *avec passion.*

Elle est avec son frère. Savez-vous tous les malheurs de son frère ?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas ! oui, tout le monde en parle.

MARTHON.

Et qu'est-ce qu'on en dit ?

DORVAL.

Peux-tu le demander? Les bons le plaignent, les méchans s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTHON.

Ah! ciel ! et cette pauvre demoiselle ?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTHON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit? Je m'intéresse trop a elle pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valère...

MARTHON, *en riant.*

Ah ! ah! Valère ?

DORVAL.

Le connoissez-vous ?

MARTHON.

Beaucoup, Monsieur, c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux ; vous me seconderez.

MARTHON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique.....

MARTHON.

Et ensuite, si Valère.....

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTHON, *en souriant.*

Allez, allez chez M. Dalancour. Vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc?

MARTHON.

Il est là.

DORVAL.

Valère.

MARTHON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise; j'y vais de ce pas.

MARTHON.

Attendez, attendez; voulez-vous que je vous fasse annoncer?

DORVAL, *en riant.*

Bon! irai-je me faire annoncer chez mon beau-frère?

MARTHON.

Votre beau-frère?

DORVAL.

Oui.

MARTHON.

Qui donc ?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien ?

MARTHON.

Non.

DORVAL.

Eh bien ! tu le sauras une autre fois.

(*Il entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE IV.

MARTHON.

IL est fou.....

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

RESTE-LA; je ferai porter la lettre par un autre : reste-là... je le veux... (*Il se retourne.*) Marthon?

MARTHON.

Monsieur ?

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout à l'heure porter cette lettre à Dorval. (*Se tournant vers la porte de son appartement.*) L'imbécille ! il boite encore, et il voudroit sortir ! (*A Marthon.*) Va donc.

MARTHON.

Mais, Monsieur...

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi...

MARTHON.

Mais Dorval...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTHON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui?

MARTHON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTHON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTHON.

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

MARTHON.

Chez M. Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour! Dorval chez Dalancour! Je vois à présent ce que c'est; je comprends tout. (*A Marthon.*) Va chercher Dorval; dis-lui de ma part... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce

maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur le champ. Appelle les gens de ce misérable... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Vas-y toi, oui, oui; qu'il vienne tout de suite. Eh bien?

MARTHON.

Irai-je? ou n'irai-je pas?

M. GÉRONTE.

Vas-y, ne m'impatiente pas davantage.
(*Marthon entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE.

Oui, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abîme affreux ce malheureux est tombé; oui, il l'a su avant moi; et je n'en aurois rien su encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu; il est là, il l'examine peut-être pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? Je l'aurois persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps? Point du tout; il n'avoit qu'à attendre; il n'avoit qu'à rester, ma fougue se seroit calmée et il auroit parlé. Neveu indigne! traître! perfide! tu as sacrifié ton bien, ton honneur; je t'ai aimé, scélérat! je ne t'ai aimé que trop; je t'effacerai tout à fait de mon cœur et de ma mémoire... Sors d'ici, va périr

ailleurs... Mais où iroit-il ? N'importe, je n'y pense plus ; c'est sa sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera ; je lui donnerai la dot, je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable ; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCÈNE VII.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

Ah ! mon oncle, écoutez-moi, de grâce !

M. GÉRONTE *se retourne, voit Dalancour et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux ? lève-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle ! voyez le plus malheureux des hommes ; de grâce, écoutez-moi.

M. GÉRONTE, *un peu touché, mais toujours avec colère.*

Lève-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous, dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, et d'un amour honnête et vertueux ? J'ai eu tort, sans doute, de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle ; mais, mon cher oncle, au nom du sang

qui m'a donné la vie, de ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher, laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE *peu à peu s'attendrit et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part:*

Quoi! tu oses encore!...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole: un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement; et je réponds, pour ma femme et pour moi, que l'indigence n'effraiera pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois... Mais je suis un imbécille; cette espèce de fanatisme du sang me parle en faveur d'un ingrat! Lève-toi, traître! je paierai tes dettes, et par là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Eh! non, mon oncle, je vous réponds... vous verrez par ma conduite...

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa

femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure : ce n'est point la faute de ma femme; vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu ments devant moi! Prends garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux pas la souffrir, je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

Hélas! Monsieur, si vous me croyez la cause des dérangemens de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite; j'étois contente, et je me croyois heureuse : mais je parois coupable, cela suffit; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits,

je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grâce : modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour...

M. GÉRONTE.

Eh! Madame, croyez-vous m'abuser?

MADAME DALANCOUR.

O ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu... Je me meurs.

(*Elle tombe sur un fauteuil; M. Dalancour court à son secours.*)

M. GÉRONTE, *inquiet, ému, touché.*

Hola! quelqu'un! Marthon!

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

Monsieur, Monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez... là... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

MARTHON.

Madame, Madame, qu'est-ce que c'est donc?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marthon.*

Tenez, tenez, voici de l'eau de Cologne. (*A M. Dalancour.*) Eh bien!

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle !...

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement.*

Comment vous trouvez-vous ?

MADAME DALANCOUR, *se levant tout doucement et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle; je recouvrerai mes forces, je partirai, je soutiendrai mon malheur.

(*M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah ! mon oncle, souffrirez-vous...

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*A madame Dalancour, brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

MADAME DALANCOUR.

Ah ! Monsieur !

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah ! mon cher oncle !

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Ecoutez : mes épargnes n'étoient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; prenez-y garde : si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

MADAME DALANCOUR.

Votre bonté...

M. DALANCOUR.

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Marthon.*

Tais-toi, bavarde.

MARTHON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien : ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle ?

MARTHON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTHON.

Son prétendu ?

M. GÉRONTE.

Oui; est-ce qu'il est courroucé ? est-ce qu'il ne veut plus me voir ? seroit-il parti ?

MARTHON.

Monsieur... son prétendu... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTHON.

Angélique et son prétendu ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTHON.

Tant mieux. Tout à l'heure, Monsieur. (*En s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfans; n'ayez pas peur.

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE, VALÈRE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *voyant Valère et Dorval.*

Qu'est-ce que cela? Que veut-il, cet autre?

MARTHON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE, *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTHON, *à Madame Dalancour.*

Et moi aussi, Madame...

M. GÉRONTE, *à Dorval.*

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien! êtes-vous encore fâché? Ne viendrez-vous pas?

DORVAL.

Est-ce moi?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin?

DORVAL.

Oui, voilà le mystère. Si vous m'aviez laissé parler...

M. GÉRONTE.

Du mystère! (*A Angélique.*) Il y a du mystère!

DORVAL, *d'un ton sérieux et ferme.*

Ecoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Valère; il a su les désastres de cette maison; il est venu offrir son bien à M. Dalancour, et sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'épouser sans dot, et à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions; je l'ai retenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, *fort en colère, et à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé. Non, je ne le veux pas; c'est une supercherie de part et d'autre, je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle...

VALÈRE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur...

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon !...

MADAME DALANCOUR.

Vous êtes si généreux !...

MARTHON.

Mon cher maître !...

M. GÉRONTE, *à part, et touché.*

Maudit soit mon chien de caractère ! Je ne puis pas garder ma colère comme je le voudrois. Je me souffleterois volontiers. (*Tous à la fois répètent leurs prières et l'entourent.*) Taisez-vous, laissez-moi; que le diable vous emporte, et qu'il l'épouse.

MARTHON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot ?

M. GÉRONTE, *à Marthon vivement.*

Comment sans dot ! Est-ce que je marierai ma nièce sans dot ? Est - ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot? Je connois Valère; l'action généreuse qu'il vient de se proposer mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promis.

VALÈRE.

Que de grâces !

ANGÉLIQUE.

Que de bontés !

MADAME DALANCOUR.

Quel cœur !

M. DALANCOUR.

Quel exemple !

MARTHON.

Vive mon maître !

DORVAL.

Vive mon bon ami !

(*Tous à la fois l'entourent, l'accablent de caresses et répètent ses éloges.*)

M. GÉRONTE, *tâche de se débarrasser et crie fort.*

Paix, paix, paix ! (*Il appelle.*) Picard !

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, DORVAL, VALÈRE, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE, MARTHON, PICARD.

PICARD.

Monsieur ?

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié. Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE,

PAR DORAT,

Représentée, pour la première fois, le 31 juillet 1773.

NOTICE

SUR DORAT.

CLAUDE-JOSEPH DORAT naquit à Paris, le 31 décembre 1734. Il étoit fils d'un Auditeur des comptes, originaire du Limousin. Ses parens le destinoient à la magistrature; mais la gravité de cet état ne convenant pas à son humeur, il préféra suivre la carrière des armes, et entra dans les mousquetaires à l'âge de vingt-trois ans. La culture de la poésie, pour laquelle il avoit beaucoup de goût, ne fut d'abord pour lui qu'une manière de charmer ses nombreux momens de loisir; mais bientôt ce goût s'accroissant par le succès de quelques ouvrages, il quitta l'épée pour se livrer entièrement à la littérature. Le recueil complet de ses œuvres est très-volumineux. Il entreprit, à l'imitation de Voltaire, de traiter tous les genres; mais ce fut particulièrement au théâtre qu'il consacra ses veilles. Néanmoins ses débuts n'y furent pas heureux. La première pièce qu'il publia, *Zulica*, tragédie, jouée le 7 janvier 1760, fut retirée le lendemain. Il la fit reparoître avec des changemens le 12 avril suivant, et elle n'eut que sept représentations.

Son second essai fut encore plus mal accueilli : *Théagine*, tragédie, donnée le 28 février 1763, tomba à la première représentation.

Découragé par ces deux chutes, Dorat resta dix ans sans publier aucun ouvrage dramatique; mais au bout de ce laps de temps, il rentra d'une manière éclatante dans la carrière qu'il sembloit avoir abandonnée. Il fit paroître le même jour, 31 juillet 1773, *Régulus*, tragédie, et la *Feinte par amour*, comédie en trois actes, en vers; et ces deux pièces furent accueillies d'applaudissemens pendant treize représentations de suite. La dernière est restée au répertoire.

Dès l'année suivante, Dorat publia une nouvelle tragédie, *Adélaïde de Hongrie*, jouée le 26 août. Elle fut donnée seize fois.

Le Célibataire, comédie en cinq actes, en vers donnée le 20 septembre 1775, eut seize représentations.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes, en vers, qui fût jouée pour la première fois le 7 décembre 1776, obtint aussi du succès pendant douze représentations.

En 1778, notre auteur publia, pour la seconde fois, deux pièces en un même jour : *Le Chevalier français à Turin*, et *le Chevalier français à Londres*, comédies en vers, la première en quatre actes, la seconde en trois. Elles parurent le 21 novembre, et obtinrent du succès. Cependant, à la troisième représentation, l'auteur retrancha un acte entier de la première de ces deux pièces.

Roséide, ou *l'Intrigant*, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 octobre 1779, n'eut que huit représentations.

Pierre-le-Grand, tragédie, jouée avec succès le premier décembre 1779, est la dernière pièce que Dorat ait fait représenter. C'est le même sujet que Zulica, sous d'autres noms.

Cet auteur a encore composé *les Prôneurs* ou *le Tartufe littéraire*, comédie en trois actes, en vers, et *Zoramis*, tragédie; mais ces deux pièces n'ont paru sur aucun théâtre.

Parmi les nombreux ouvrages de divers autres genres qu'il a publiés, on distingue son poème de la Déclamation, celui du Mois de Mai, et des poésies légères.

Après avoir dissipé une fortune considérable à faire des éditions de luxe de ses œuvres, et, dit-on, à acheter des billets pour assurer le succès de ses pièces, Dorat se trouva, sur la fin de ses jours, dans un état peu éloigné de l'indigence. Il mourut à Paris, le 29 avril 1780, dans sa quarante-septième année.

PERSONNAGES.

MÉLISE, jeune veuve.
DAMIS, amant de Mélise.
LISIMON, oncle de Mélise.
FLORICOURT.
DORINE, suivante de Mélise.
GERMAIN, laquais de Damis.

La scène est dans la maison de Lisimon, commune à Mélise et à Damis.

LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est qu'habiter dans le même logis!
On va, l'on se cultive, et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître?

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il suffit; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Eh ! comment l'endurer ?
Quel homme !

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur, apparemment, craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille et se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas ;
Il est du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des soins... marqués.

DORINE.

Oh ! oui.

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plus tôt, étoit ton fait peut-être.
Moi, je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme

Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu:
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la crainte étoit son lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons; à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri;
Et, de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur! l'indépendance est un état charmant.
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle, et pourtant très-honnête,
Son unique désir, crois-moi, c'est de charmer:
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer:
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse!
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;

Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piége où lui-même il fut pris :
Et bien ! c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes ;
C'est une conscience !... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la mène un train !...

DORINE.

Oui-dà ?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh ! ne valons-nous pas ton sublime marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris.
Etourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait surtout pour acquitter ses dettes?
Mélise, franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous savons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il se ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,

Donne sans trop compter, et va toujours semant;
Ce qui mène une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé,
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté;
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon: mais ce n'est pas le nôtre...
On entre: c'est Damis... Il a l'air de rêver.

SCÈNE II.

DAMIS, DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer,

Chut!

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même.
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *comtemplant un portrait, et à basse voix.*

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.
Heureuse illusion, qui me rend sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas! et dût être un bienfait.

DORINE.

(A part.) *(Haut, à Germain.)*
Il soupire!... Sur quoi promène-t-il sa vue.

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;

C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces misères-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur!...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons: d'un vain espoir je me flatte peut-être...
(*Après avoir parcouru le billet.*)
Me trompé-je? comment!... ne laissons rien paroître.
(*Il relit le billet à voix basse.*)
« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
» Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
» Echappons aux propos en cessant de nous voir.
» Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,
» Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible. »

(*Apercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)
Que fais-tu là ? va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.
(*Germain sort.*)

SCÈNE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

COMMENT interpréter... je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, *haut, en affectant un air serein.*

Je dois récompenser, Dorine, un tel messager.

DORINE.

Vous moquez-vous ?

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

DORINE.

Soit : mais, en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, Monsieur, est vraiment héroïque.

Je n'imaginois pas (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris.*

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaîment.*

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, *après une pause, avec un dépit concentré et une gaîté contrainte.*

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zèle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain?

DAMIS, *avec une gaîté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaîment?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaîté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah! voilà contre moi ce qui la détermine?

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien?

DAMIS.

Dorine
Approuve sa maîtresse?

DORINE.

Eh! ne le dois-je pas?

DAMIS.

Surtout, quand elle fait de semblables éclats;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'est blesser la prudence.
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre-là vous choque ?

DAMIS.

Et c'est avec raison...
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrâce;
Et, puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces événemens-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh! vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et de quel air serein,
On accueille chez vous ses billets du matin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

DAMIS, *seul et avec dépit.*

Enfin, Madame, enfin, je connois votre style.
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCÈNE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(*Il lit le billet et le chiffonne.*)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, et à part.*

Vous me chassez! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.

Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,

Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère ;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet... gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le désirer beaucoup plus que le craindre.

C'est quelque chose au moins...qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il résiste, et j'attends...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur...

DAMIS, *brusquement.*

Hein?...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flamme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va, par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, Monsieur, cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures:
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?
Ce portrait que tantôt vous observiez ?...

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.
(*A part.*)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète.
(*On entend chanter et faire du bruit derrière le théâtre.*)
Qu'est-ce que ce train-là ? Va-t'en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte ?

SCÈNE VI.

DAMIS, FLORICOURT, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte,
Il est franc.

(*Germain sort.*)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! Un esprit toujours libre,
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre ;
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré ;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré.
Moi, je suis ballotté de toutes les manières :
Le feu, plus que jamais, s'est mis dans mes affaires :
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable.
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets, néant... j'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance;
Je reste là tout net... on me berce d'espoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;
On me fête, et c'est tout : avantage stérile.
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable;
J'abîmai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne et qui ne rit jamais...
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien! quand on sortit, je réclamai son zèle;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de descendre et d'appeler ses gens.
Eh! sur ces têtes-là fondez quelqu'espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!

Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux,
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie:
Demain le ciel se brouille, et la scène varie.
Le terrein où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.
Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule;
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond.

FLORICOURT.

Il le faut bien... On pense.

C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos!

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas;
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, surtout : le prix est pour l'adresse.
Dorine me protège : elle sait babiller :
Moi, je possède l'art de la faire parler;
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et surtout fort honnête.
Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela :
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grâce piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût :
Mais Lisimon est riche, et Mélise aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce sot abus,
Vous allez épouser quelque cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (et tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps, autre soins; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu. Je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non, vraiment. Je te quitte.
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS.

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire ;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère ;
L'amitié m'en eût seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main.
Ses grâces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse :
En elle il considère, il cherche la richesse ;
Quel amant ! de mon but ne nous écartons point :
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée,
Se borne à cette cour dont elle est entourée.
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien... Amour ! tu sais si j'aime !
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même :
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir, en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans un avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCÈNE I.

DAMIS.

Chez Mélise, aujourd'hui! moi! quelle hardiesse!
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons; et, dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCÈNE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.
Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela.
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.

Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable !

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu ?

DAMIS.

Je me suis consulté,
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre :
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis ;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans, honnis même dans leur sérail ;
Tous ces demi-seigneurs sans talens et sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De père très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut des vertus ?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre : à la cour j'étois fort assidu :
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.

Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus...

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence:
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,
En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhomie.
Qu'ai-je embrassé? du vent. On ne m'écouta pas;
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, Dieu sait! grâces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine.
Je n'y renonce point; mon porte-feuille est plein:
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
Oui, Monsieur, qu'on m'installe et je réponds du reste.
Je puis être à l'État d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon ! change-t-on ainsi sa manière de vivre ?
Votre charmante nièce au tourbillon se livre :
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque où l'ame irrésolue,
Entre différens choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux sentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractère et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile,
Qui tourmentât son cœur, encor neuf et docile,
Employât pour le vaincre un manège innocent,
Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien! sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu!
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et, lui sauvant surtout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...

L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie;
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie!
Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.
(*Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, Monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie..... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?....

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien! je me corrigerai.
(*Reprenant le ton vif.*)
Mais on fera, morbleu! ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Ma nièce obéira.

DAMIS.

Modérez-vous, de grâce.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent.....
Ciel ! Mélise !.... je sors.
(*Mélise entre dans ce moment. Ils se font une révérence, et Damis sort.*)

SCÈNE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *avec étonnement.*

Damis ici ?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît.

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain :
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, *vivement.*

Quoi !....

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?....

LISIMON.

Eh bien !....

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce....

MÉLISE.

Mais quoi donc ?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons il est las à la fin.
Il refuse, en un mot, le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse !

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,
Toujours maître de lui (car c'est son caractère),
Si posément enfin et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, *avec une gaîté contrainte.*

Courroucé ! pourquoi donc ? le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant ?

MÉLISE, *avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable !
C'est moi, Monsieur, c'est moi, qui, trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable !

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite ;
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis,
(*Affectant de la finesse.*)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames ;
Comme il déchiffre un cœur, comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité. J'ai bien payé cela ;
On est dupe long-temps avant d'en venir là...
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...
(*A Mélise, avec humeur.*)
Que m'importe après tout ? Congédiez Damis ;
Si vous le voulez même, épousez le marquis,
Bel hymen !

MÉLISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie ;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance,
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire ;
Sa naissance est illustre ; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah! vous le protégez ?...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.

(*A Lisimon.*)

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'Etat votre rare génie,
Aux airs de courtisan il saura vous plier,
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!...comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement!

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,
Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois sûre... enfin...

SCÈNE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis! toujours Damis! ce caprice est risible...
Oui; mais tous ces discours sont ici superflus;
Damis est hors de cour, et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle.
Sa conduite avec moi cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentimens ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir?

DORINE.

Non, tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence;
Que prétendois-je, enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment! un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime : le sais-tu?

DORINE.

Eh mais! rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raison... mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi! non : autant parler de lui que d'autre chose;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... Eh bien!
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*Elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau silence !

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point distingué ?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-satisfait.

MÉLISE, *à part.*

Je souffre le martyre.

(*Haut.*)
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai.
Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.
Mais j'aperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie;
Qu'il approche.

SCÈNE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, *d'un air distrait.*

Ah! c'est toi, Germain?

GERMAIN.

Pour vous servir.
Madame; commandez, et je cours obéir...
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici, ton maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.
Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux!

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh! sait-on quel objet a décidé son choix.

GERMAIN.

Non : il est fort discret, il soupire en silence ;
Rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, et...

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.

Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain discret, mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment?
Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être!

GERMAIN.

Affreux! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.

Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,
Dis-lui que je l'attends ici même.

GERMAIN.

Oui, Madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui...

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... contre moi tout conspire aujourd'hui.

(*Dorine, en sortant, rencontre Floricourt; ils se font réciproquement des signes.*)

SCÈNE VII.

MÉLISE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin!... mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle!

MÉLISE.

Oh! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, Madame; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur! y songez-vous? vous léger, vous frivole!...
Recueillez-vous, Marquis : est-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup supprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître :
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété?
C'est se conduire mal : tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure.
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.

Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être;
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux.
Ressuscitez; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillans appas,
Faits pour orner, Madame, un plus décent asile
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune, elle est des plus complètes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence ! et le cœur ? est-il un autre empire ?
Le trésor d'un amant, c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche, on l'ignore... on songe à ses vertus.
Est-il pauvre, on le venge, en l'aimant encor plus ;
Voilà mes sentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite ;
Vous bravez la fortune et cédez au mérite :
Ce sacrifice est noble et surtout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.
Quoi ! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaîté.*

Eh ! comment s'y tromper ? le détour est charmant.

MÉLISE.

Encor ?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement !...
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grâce.
Ecoutons la raison et laissons la grimace.
(*Il tombe à ses pieds.*)
Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ;
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trève donc, s'il vous plaît, à la plaisantérie...
Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(*Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de Mélise et non de Floricourt.*)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(*Floricourt, en sortant, rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, *du fond du théâtre.*

Fort bien, le tête à tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé ?
Il est touchant !

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire ?

DAMIS, *avec une gaîté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage, au surplus.

MÉLISE, *à part.*

Mais, seroit-il jaloux ?

(*Haut.*)

J'étois libre, Monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très-froidement.*

Vos ordres sont sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.

(A

(*A part.*)
L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité, pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte, exagère,
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain;
Je n'avois ni le droit ni l'orgueil d'y prétendre;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout?...

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, Madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrâce?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, Monsieur, d'apprêter à parler;
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne,
Et, pour fuir les amans, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé ?

MÉLISE, *très-vîte.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit: Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme ?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui: mais... cela n'est pas.

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point: tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur désire,
Des grâces, des talens...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, Monsieur?

DAMIS.

Qui? moi, Madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger ici mon embarras.
Comment! lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être?
Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin si vos lois n'en veulent qu'aux amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent me traiter en coupable?

MÉLISE.

Allez, Monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère?
J'obéis et je sors, de peur de vous déplaire.

SCÈNE IX.

MÉLISE.

Eh! de cet homme-là je serois le jouet!
Qu'est-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice...
J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer,
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable vraiment;
Mais la sienne!... la sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... eh bien! il est aimable,
C'est la règle... que faire? ô trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai soumis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISIMON.

MA foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme, avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
La peste! quel coup-d'œil! oui, j'étois un barbare:
Je désolois Mélise, il faut que je répare...
Le marquis lui convient, il pense... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on?

SCÈNE II.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? un air mélancolique?
Moi je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Çà, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut,
Il a je ne sais quoi, qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.
Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, Monsieur redevient raisonnable!
Damis a des momens; mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc!... allez, Mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle;
Renfermez avec soin ces transports indiscrets:
Et supprimez surtout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? laissez, laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonstance,
Lui vaut de votre part, un reste d'indulgence;
Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE.

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre sécurité;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas... à la cour, il est très-peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
Quand on a votre esprit, vos grâces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... l'affaire m'intéresse,
Et pour bien des raisons, je dois venger ma nièce.
En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus; il faut du caractère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voila du Floricourt... si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage?
(*A Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi!

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout à fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(*A part.*)
Mais, par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?
(*Damis paroît; Dorine se retire.*)

SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh! vous pouvez rester.

(*Après une pause.*)

Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la première;
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne,
Qui sur vos sentimens me laissoit incertaine;
Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée!

MÉLISE.

En conscience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin. Quoi! vous n'y croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde; au traité vous êtes infidèle;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous, entre nous,
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh! je vous connois bien; malheur à qui vous aime!

MÉLISE.

Quelle obstination!

DAMIS.

Eh bien! n'en parlons plus.
Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre système!
Comment? si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais... Il est quelquefois très-bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! puis on s'en prend aux femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.
L'homme honnête, Monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant et rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux;
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.
Sous le masque, entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disparoît sous les grâces.

MÉLISE.

Quoi! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie?

Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan et presqu'un caractère;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens?
Et que...

DAMIS.

Vous vous taisez? pourquoi donc?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire.

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien! Monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

D'HONNEUR le tour est gai.

(*S'approchant.*)
Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien ! Marquis, fort bien !
L'aveu de Lisimon vous assure du mien :
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, Monsieur, retourné son esprit ?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère ;
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, surtout sa politique :
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'Etat très-puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement ;
Moi, de montrer alors un zèle véhément,
D'offrir tout mon crédit... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.

(*A part et regardant Damis.*)

Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, Marquis, devient très-positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc? comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même.

MÉLISE.

Oui, pour ce portraît-là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux,
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(*Il baise la main de Mélise, et il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ? de votre oncle il a déjà l'aveu,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien ?... voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers : mais de grâce,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse ?

Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours !
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille !
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans ?

DAMIS.

Pas tout à fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part.*

Quel conte ! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille :
Que m'importe?... Ah ! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux ?
Cela seroit nouveau ! moi, de la jalousie !
Moi vous aimer ! non, non ; je n'en ai nulle envie ;

Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot ?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, Monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *avec chaleur.*

Mon dieu! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure :
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le désir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous le croyez?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui; mais donnez donc, Monsieur.

DAMIS.

Oh! tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même:
C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême!
(*Après une pause et riant.*)
Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, Madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur! il est parlant, et... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?

Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh! oui, vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'estselon...cependant...je dois...que sais-je?

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît....

DAMIS.

Fait-on grâce au larcin?
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.
(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante...
Ah! la mienne est à vous : recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices,
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.

Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCÈNE VII.

MÉLISE, DAMIS; LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théâtre;* DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse opposée.*

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, *à Dorine.*

Que le notaire...
(*Apercevant Damis aux genoux de Mélise.*)
Attends... je reste confondu...

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît .. d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystère?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien! vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage... ou vous voilà disgrâciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaîté.*

Adieu nos grands projets! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrâce;
Un tendre désespoir m'ennuîroit à mourir.
Eprouvé-je un revers, je médite un plaisir;
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

(*A Mélise.*)

Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCÈNE VIII.

MÉLISE, DAMIS, LISIMON, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, *à Damis.*

Pour chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, *d'un air triomphant.*

Nous avons esquivé la déclaration.

FIN DE LA FEINTE PAR AMOUR.

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE,

PAR IMBERT,

Représentée, pour la première fois, le 8 janvier 1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

Barthélemi Imbert naquit à Nîmes, en 1747. Doué de beaucoup d'esprit et de talens pour la poésie, il se destina à la carrière des lettres. Il vint à Paris à l'époque où les ouvrages de Dorat jouissoient de leur plus grande vogue : les succès de ce poète le séduisirent, et il s'attacha à son école. Sa réputation étoit déjà établie par la publication de divers ouvrages, tels que des poèmes, des contes et des fables, lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre français. La première pièce qu'il y fit représenter fut *le Gâteau des Rois*, comédie en un acte, en vers. Elle parut le 6 janvier 1775, et ne fut jouée que cette fois.

Le Jaloux sans amour, comédie en cinq actes, en vers libres, la seule des pièces de notre auteur qui soit restée au répertoire, fut jouée, pour la première fois, sans succès, le 8 janvier 1781. Mais au moyen de quelques changemens, elle se releva aux représentations suivantes.

Le 7 avril 1782, Imbert donna, à l'occasion de l'ouverture de la salle du faubourg Saint-Germain, une comédie en un acte, en vers, intitulée

intitulée *l'Inauguration du Théâtre français*. Cette petite pièce fut très-applaudie.

Les Fausses apparences, ou *le Jaloux malgré lui*, comédie en trois actes, en vers, représentée le 24 avril 1789, eut peu de succès.

Imbert termina sa carrière dramatique par une tragédie : *Marie de Brabant*, donnée le 9 septembre suivant. Elle obtint plusieurs représentations.

Cet auteur composa aussi quelques pièces pour le théâtre italien. Il mourut à Paris, en 1790, dans sa quarante-quatrième année.



PERSONNAGES.

LE COMTE D'ORSON.
LA COMTESSE D'ORSON.
LE MARQUIS DE RINVILLE.
LE CHEVALIER D'ELCOUR.
MADEMOISELLE D'ORSON.
LISETTE.
FRONTIN.
DUMON.

La scène est à Paris, chez le comte d'Orson.

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Un serviteur fidèle et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme;
Je te dis... bonjour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bonjours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FRONTIN.

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,
Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord, aller parler au joaillier Martin;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis... voilà tout, je crois. Monsieur le comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, et garder la comtesse;
Avoir l'œil sur la femme et servir la maîtresse;
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous il a deux emplois
Assez embarrassans: être tout à la fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre;
C'est employer son temps, je crois.
Voici le chevalier. Tâchons de disparoître.
Je crains son entretien. Quoiqu'ami de mon maître,

De notre train de vie il paroît mécontent ;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.
(Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour tâcher de s'esquiver.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

FRONTIN, ce confident si discret, si fidèle,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(Haut.)
Bonjour, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare et parfait modèle.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zèle.

FRONTIN.

Ah! Monsieur...

LE CHEVALIER.

Approchez; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange :
Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN, *à part.*

(*Haut.*)

Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non! point du tout; c'est justice.
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi
Le comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, en ami?
Monsieur le Chevalier veut plaisanter, sans doute.
Oh! Monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.
Non, il se rend justice, et je sais me la rendre.
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi monter jusqu'à lui, lui jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste; un fidèle valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.
Le comte est juste; il vous connoît discret;
Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence,
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(*A part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! Monsieur, il n'est plus, ce temps passé trop vîte,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.
Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!
Pour le conseil on nous a cassés tous:
Hors les momens où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service autrefois de tant d'honneur suivi
Est bien tombé! C'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi.
Des valets confidens, on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.
(*A part.*)
Il s'avance.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)

Il recule. Oh! çà, mon cher, écoute :
Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu! cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monsieur en connoît tant...

LE CHEVALIER, *s'approchant de l'oreille de Frontin.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN, *reculant deux pas.*

Ah! Monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne?
Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?
Comment! Monsieur pourroit vivre en mari coupable,
Possédant une épouse honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable?
Non, Monsieur, non, cela n'est pas croyable;
Et si la chose étoit réellement,

Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
Ton maître... à ton insu, va-t-il assidûment?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre;
Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.
Etre gai, je le sais, est votre affaire unique;
Mais j'en ai d'autres, moi : si je les différois,
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domestique :
Je veux le conserver. Pardon, Monsieur, pardon.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Le coquin est impénétrable,
Et cependant la comtesse d'Orson
Se désole, est inconsolable.
Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain;
Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
Cesser de plaire étoit trop peu pour elle;
Il faut que son injuste époux
Joigne à l'affront d'être infidèle
Le travers d'être encor jaloux.
Cet assemblage-là n'est que trop en usage;
Plus d'un époux, en promenant ses vœux,
Au dehors est amant volage,
Au dedans mari soupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître;

Il est de faux jaloux, j'en trouve chaque jour ;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La comtesse, quoiqu'un peu fière...
La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

CHEVALIER, vous dînez avec nous?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous :
Je vous retiens pour la journée entière.
Vous êtes gai; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai besoin de gaîté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjouement, dont on fait tant de cas,
De pouvoir égaler votre philosophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orson vous avez connoissance ;
Vous feignez, par votre silence,
D'ignorer sa légèreté ;
Et votre amoureuse prudence
Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
Comme vous cacheriez votre propre inconstance.
Par exemple, sa fête arrive; c'est demain :
A son insu, d'Erbon fait exprès une pièce

Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse...
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? la plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile... et souvent importune.
Tout inconstant qu'il est, Chevalier, entre nous,
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colère.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira pour éviter l'ennui.
Quoi! si, même en l'aimant, j'ai cessé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront ?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire ?
Contre moi ce seroit l'armer.
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avouerai-je? il me semble aussi que dès ce jour,
Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour,
S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déjà qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur, mêlée à ses regrets,
Peut rendre vain un remords véritable;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh! pour le coup, c'est là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le temps me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, Chevalier, (pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse)
Votre ami dès long-temps, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il désire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je ? entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, Madame.
Vous craignez... des écarts. Oh ! ce n'est plus cela.
Bon, je me suis rangé; mais là, réforme entière.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille exploits ont marqué ma brillante carrière.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parens, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la cour
Pour m'enfermer, par défaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par là que je brille;
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; et ma foi,
Aujourd'hui ce seroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout à fait ?

LE CHEVALIER.

Oh ! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! soyez raisonnable aussi.
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor, c'est un apprentissage;
J'ai bien changé mes mœurs; mais ma foi, jusqu'ici,
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.
Agir vaut, après tout, mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en fous et qui parlent raison !
Pour moi j'agis en sage et je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur !
Madame, pour mon style ayez quelqu'indulgence;
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur;
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement;
Quelque peu de dérangement

Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours son arrière-saison.
On n'est pas bon marin, si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté:
Il faut enfin, pour être vraiment sage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur? çà, que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi
Que vous donne mon caractère,
Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.
De son couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous est étrangère:

Malgré sa précoce raison,
Son esprit toujours gai conserve encor le ton
Et presque les goûts de l'enfance;
C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,
Elle est bien jeune! elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien.
Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;
Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour:
Mais il est clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'est perdre gros!

LA COMTESSE.

Un peu de patience.
L'amour viendra; peut-être est-il déjà venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien.

LA COMTESSE.

Non, je trouve... j'ai vu
Dans ses regards un air de complaisance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi.
Ma gaîté lui plaît; elle en use.
Je lui parle d'amour? après,
Demandez-lui si je lui plais;
Elle répond que je l'amuse.
Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.

Mais à notre vieux oncle attachez-vous surtout;
Vous connoissez son crédit, sa richesse;
Il aime sa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile,
Sur un mot, quelquefois, le marquis brusquement,
De l'extrême douceur, passe à l'emportement;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite;
Je sais aussi comme il aime d'Orson.
Mais le plaisant, c'est que sur sa conduite
Il n'ait pas le moindre soupçon.
Il croit voir, en vous deux, Astrée et Céladon.
Et son erreur ne doit pas nous surprendre;
Chez la femme l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidèle est caché sous les traits du jaloux;
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'EST encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous,
J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile
De se débarrasser du marquis de Rinville.
(*A la comtesse.*)
Monsieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient; je vous l'amène.
Cela vous fait bien de la peine?
Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne?
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant et non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu.

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.
(*Confidemment.*)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la noce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? vous voir aimer si constamment!
A la folie! éperdument!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grâce, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien, quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient de sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute,
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu Monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît? moi je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.
Oui, Monsieur, vous avez mon estime; et j'espère
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, Monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué.
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaîté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don? pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur

L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, Monsieur, pris sur votre enjouement;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au mois de janvier?
Au gré du temps je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,

Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, Messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend;
Elle a quelque chose à m'apprendre;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le Chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfans là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,

Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà! bon! serment d'amoureux!
Qui promet trop, tient peu : laissez ce style;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh non!

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, Monsieur, je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là

De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur!

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par dessous le bras et l'entraînant.*

Ah! quelle rage!
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

D'Orson, à ce que j'aperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours : souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le comte et moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre.
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître,
C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être:
Car la comtesse enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amans, j'ose vous l'assurer,
Se

Se plaignent de la jalousie
Et sont ravis de l'inspirer :
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilége il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!
Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous aperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur.
(*Au comte.*)
Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vîte
Demandé madame d'Orson,
A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement,
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vîte et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon! ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur le champ la comtesse

Se lève, accourt, s'avance à travers une pièce,
Eclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh! c'est ici que commence la scène...
Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette:
Vous voilà, mon ami, dit-elle tendrement!
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répète...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(*Le comte lui jette encore un coup-d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois!

LE COMTE, *avec colère.*

Oui, nous avons bien ri, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, Chevalier, je parie
Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour!

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie!

LE MARQUIS, *haut.*

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air rêveur.*

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...

N'amusât pas tout à fait un jaloux?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS, *à part.*

(Haut.)

Bon, la sienne est déjà troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE, *avec action.*

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre
Toute l'impression... non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,
Comme un gage de sa tendresse;
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi;
Quand plus loin la comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE, *vivement.*

Monsieur...

LE MARQUIS.

Ecoute; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?
Où le cœur est, les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu; j'eus aussi mon jeune âge;
Nous avons à l'amour donné quelques momens,
Et quelques-uns même au libertinage.

Mais de mon temps, oh! le premier hommage
Etoit au cœur: sans le cœur, point d'amans.
Dans ce siècle, l'amour vit d'une autre manière.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des médecins du bon Molière;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois;
Par un procédé fort honnêté,
Quittant sa place, alors il fut mis près de là :
Aujourd'hui nous changeons cela,
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner; avec vous je m'oublie.
Adieu, pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs discours et ma folie;
Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

D'ORSON

Oh! çà, parlons avec franchise;
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah! je suis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame est alarmée;
Sur un mot équivoque, et dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée;
Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement;
Et cela, sans aimer. Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne,
Je te plaindrois sincèrement;
Mais non, ce n'est, sur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raisonnement;
C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(*Plus gaîment, mais plus bas.*)
Mais il me vient une pensée, écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?
Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que Monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,
J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.
Il est, ma foi, partout. Comment!
Mener de front deux jalousies?
C'est n'être pas oisif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Ecoute, Chevalier, parlons sans nous déplaire.

Endoctriner le frère en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frère;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, *seul.*

Hom! mon frère se fâche; il avoit l'air sévère:
Mais je suis fait à sa prompte fureur;
L'appaiser n'est pas une affaire;
Il est sensible, il a bon cœur...
Mais cette jalousie à quoi donc lui sert-elle?
Est-ce une volupté qu'un éternel courroux?
Je conçois les plaisirs d'un époux infidèle;
Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
Voici sa jeune sœur. Ses grâces, son langage
M'amusent fort; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'est plus un jeu;
Quand je vois sa gaîté, la mienne baisse un peu;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *seul.*

J'aime et je hais son enjouement.
(*Haut.*)
Mademoiselle, ah! de grâce, un moment.
Vous me fuyez?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Moi? non. Je fuis un tête-à-tête :
Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne; et ces libertés-là
Deviennent un plaisir honnête,
Et très-permis au terme où nous voilà.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous causent-ils de la tristesse?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours même propos.
(*Haut.*)
Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant,
Si j'aimerai le mariage;
Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*A part.*)
Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainsi la laideur
Embellit souvent l'hyménée.

(*Haut.*)

Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle ?
Le mariage en soi n'est rien, Mademoiselle ;
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet ?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien est galant tout à fait.

(*Haut.*)

Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

MADEMOISELLE D'ORSON.

J'aime par goût aussi,
Car depuis que je suis ici,
Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuse. Avec ces discours-là,
Ensemble elle me charme et me met en colère.

(*Haut.*)

C'est que si j'allois vous déplaire,
Ma maison deviendroit pour moi
Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous ne me plaît guère.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oh ! du mien votre cœur sera toujours content ;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant !

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur ;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ! bon, je la ferai rire.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui ; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison ; je ris moins qu'elle.
(*Haut.*)
Ne craignez rien ; pour vous nous rirons tous ;
Vous ne vieillirez pas pour moi, Mademoiselle ;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas
Ce que fait monsieur ou madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme ;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.
C'est ainsi qu'avec la comtesse

Mon frère même en use tous les jours ;
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien ! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais ;
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

J'AMÈNE le comte ici,
D'Elcour ; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient ; laissez-nous.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AVANT que le marquis revienne,
Monsieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, Madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui, je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh mais! d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déjà trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espère
Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un transport si peu volontaire;
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette course imprévue et subite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,

Que le plaisir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vîte.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien! après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ses récits, être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincère;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi;
Qu'en racontant, même de bonne foi,
Assez souvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'est un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos; tout se répète;
Tout s'envenime; on interprète
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bougie,
Est à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si paresseux, si négligens!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal servie;
C'est à faire pitié, Madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vîte vous l'apprendre?

LA COMTESSE.

Oh! c'est excès de zèle; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grâce encore à le défendre!
Vous ne voyez donc pas où cela va? Comment!
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre?
Et si je l'étois, moi, jaloux?

LA COMTESSE.

Il est certain
Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin
Il en est, des jaloux. Or, vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vint, un beau jour, vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin!

LE COMTE.

Vraiment,
C'est que pour vous cela me pique.
Même je vous prierai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,

Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, ordonnez librement;
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais, venons à l'objet dont, au moins en ce jour,
Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon ame, à son tour,
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! Madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, non.
Chez mademoiselle d'Orson
Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de son époux,
Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
Cent et cent fois; d'Elcour est incapable
De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui supposer
Un amour tant soit peu durable?

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez, je crois,
Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois.
Peut-être sa gaîté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment;
Mais il est généreux, bon ami, bon amant;
Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.
Pardon; vous connoissez mon cœur;
Vous le savez, pour votre jeune sœur
J'ai la tendresse d'une mère.
Voyez encor d'Elcour. Ah! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frère,
D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle;
Elle l'aimera quelque jour;
S'il alloit trahir son amour?
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle?
Ah! j'en suis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle;
Peut-être même aux yeux de son époux,
Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,
Dans son cœur, en secret jaloux,
Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse,
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé*.

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du chevalier soupçonner la tendresse?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
D'une épouse qui cache un amour malheureux;
Qui, de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,
Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix;
Qui toujours se condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche?
Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas!
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de secrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais, s'il se peut, votre sœur les ignore!...
(*Se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*A part.*)
Madame!... Oh! non, jamais sa voix
(*Haut.*)
Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!
Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très-gracieusement.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé
Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie;
Non, je suis votre épouse, et la suis avec joie;
Avec ma main mon cœur est engagé.
Du couvent à l'autel par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content;

Vous fûtes accepté lors de notre hyménée;
Vous seriez choisi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre;
Mais par ce long discours, qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?
Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mon frère, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE, *à part.*

(Haut.)

Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.
(Au comte, en lui tendant grâcieusement la main.)
Donnez-moi donc la main, monsieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur?
(Après que le comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.)
Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Elle rit! mais en même temps
On voit qu'elle déguise une douleur secrète.
Ai-je donc tort quand je répète
Que les époux ne sont pas tous contens?
Mais que faire? s'il faut qu'on choisisse à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage;
Ce doit être un dur esclavage,
S'il fait regretter le couvent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER.

Oh! me voilà pris! oui, ma foi!
Que de charmes divers un seul objet rassemble!
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble!
Que de grâces!... mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidèle
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le comte est aveugle; il est temps qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits;
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître; oui, ce ton préviendra...
Vos charmes... elle y croit... *mon cœur*... elle y croira.
Eh! pas mal! comme ici le sentiment pétille!
Ah! séducteur! fort bien; et puis, par apostille,
Des diamans! quel style! oh! ma lettre prendra;

J'en suis sûr, on m'écoutera.

(*Il donne à son laquais une lettre et un écrin.*)

Germon, partez, et faites diligence;
Mais surtout point de confidence.

(*Seul.*)

Tout, ses biens, son honneur lui-même est en danger:
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;
Mais ce moyen qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur.
N'importe; l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la comtesse?
Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse?
Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!
Epargnons sa délicatesse.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui; mais songez qu'on vous attend.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur; pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie; ouvrez-moi votre cœur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quoi! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère?

LA COMTESSE.

Non : mais ici surtout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frère
Désire cet hymen, sans vous y condamner.
Si quelqu'autre...

MADEMOISELLE D'ORSON.

A présent, c'est une affaire faite;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi!
Vous ne pourriez...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Le chevalier et moi,

(A

(*A l'oreille de la comtesse, et d'un air d'enfantillage.*)

Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, je le répète;
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.
Puis il m'a promis.... Il me semble
Que l'hymen quelquefois donne un air triste?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble
Quand l'un est ici, l'autre est là?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir et ses vœux.

Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous, enfin, qu'user de complaisance
Est le bonheur et le devoir de tous:
Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais si le chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien! un cœur jaloux et tendre
Peut faire encor notre bonheur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi,

MADEMOISELLE D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi; vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.

Le nom d'épouse, en comblant nos désirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère! et sur quoi peut-on le soupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre?
La paix et l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête;
Pour lui, sans l'avertir un spectacle s'apprête;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainsi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

MADEMOISELLE D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur!
Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma sœur.

(*A part.*)

Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire;
A chaque mot mon ame se déchire.

(*Haut.*)

Allez, ma sœur... d'Elcour nous attend au jardin...

J'ai quelque ordre à donner... je vous rejoins soudain.

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule.*

Bon. Ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain !
Quand elle dit qu'elle est contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là ; ma sœur aura beau dire :
De quelque ennui secret son cœur est dévoré ;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'aperçois qu'elle a pleuré.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi ! ma petite nièce ici seule ?
(S'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.)
Il nous quitte ;
Mais je le crois encore au jardin. Vîte ! eh vîte !
(Il la pousse vers la coulisse ; mademoiselle d'Orson s'en va, et le marquis rit de plaisir en la regardant.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Avant de m'en aller, d'Orson, causons un peu ;

Rien ne nous presse. Mon neveu,
C'est moi qui fis ton mariage,
Et je suis, grâce au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite, enfin, je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modestie.
Aussi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse;
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi.
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grâce qu'on souhaite;
Il faut courir après, si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,

Aux modestes amans toujours fière et cruelle.
Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidèle :
Avant d'avoir réponse, il faut long-temps parler.
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme,
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentimens que je t'expose ici.
Ont-ils le sens commun? je n'oserois le dire;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment! de ce discours aussi vrai qu'énergique
Chaque mot devroit être écrit;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous? vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE COMTE, *à Frontin.*

APPROCHEZ. Et ma lettre?

(*Au marquis.*)
Vous permettez ?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;
Et l'on a répondu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie ?

FRONTIN.

Oh! personne;
On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...
N'as-tu rien observé? N'as-tu...

FRONTIN.

Pardonnez-moi,
J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit! *On* parloit! *On* m'a vu!... Quel langage!
Mon neveu, ce garçon méconnoît-il l'usage
De nommer les gens par leur nom ?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on ?*

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton;
Même en l'interrogeant je savois la manière
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse ;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCÈNE VII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller ?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, Monsieur; il faut tant de soin !
Mais quand il sera plus facile
De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si Monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh ! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret ; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la comtesse,
Que vous êtes humain, et qu'il est parmi nous

Peu de maris qui soient faits comme vous.
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle...

FRONTIN.

Oui, Monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit...

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, Monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas conter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas à pas;
Et mon premier forfait, Monsieur, ne seroit pas
Une malice aussi profonde.
A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter

Un laquais qui tantôt viendra se présenter.
J'attends madame...

FRONTIN.

On vieut, je me retire.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Faut-il être attristé, Madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire ?
Vous avez eu, je crois, des lettres ?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire.
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley ;
Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, Monsieur ; et si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur ;
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore ; et durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit partout vos pas...
Comme moi, ne craignez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule ?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien ! ceci fait des progrès ;
Ses soupçons, grâce au ciel, n'ont épargné personne.
(*Haut.*)
D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ! après?
Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Partout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire ;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très-bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh ! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,
Vous ne ferez, j'espère, aucune confidence ?
Vous le verriez bientôt (oh ! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même ;
Vous taxer envers moi d'un véritable amour ;
Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier ?...

LA COMTESSE.

Moi?...

Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,

Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;
Cela doit-être et je ne prétends pas
Etre exigeant, cruel... Mais à propos, Madame,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté, contre sa femme,
Vient d'obtenir un ordre de la cour:
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu! quelle triste nouvelle!
Que je la plains!

LE COMTE.

Mais, avec elle,
Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, Monsieur, que la pitié
Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle:

Mais son malheur n'est pas le terme tout à fait.

LA COMTESSE.

La marquise, dit-on, avant d'être infidèle,
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par là je ne veux point excuser ses erreurs.
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame;
Imiter un ingrat, c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, Madame.
Oh! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile;
Qu'à sa femme, en la surveillant,
Il rend la vertu plus facile;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune;
Et qu'à tout prendre enfin, pour garder son honneur,
Deux sagesses valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.

Mais il disoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triste ou gai, plaît également.
Assez bien parfois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment,
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.
Mais voici son raisonnement :
Du sexe, disoit-il, moi, je suis idolâtre;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'est de n'avoir pas à combattre.
Puis il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah ! bon, insistez sur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse ! Est-il un sort plus doux?
Quoi! pouvant être heureuse au sein de son époux,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit, et son cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit son bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime
Soit jaloux, s'il est amoureux ?

Ses soupçons outrageans, même ses violences,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour:
Ses peines sont des récompenses;
Et pour lui le cœur, chaque jour,
De ses privations se fait des jouissances.
Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux;
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela?...

LA COMTESSE.

(*A part, mettant la main sur son cœur.*)

Oui, vous avez raison... Mon mal est toujours là.
Oh! je le vois, j'aurois beau faire;
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien.
Sans me trahir.

LE COMTE, *à part.*

Ah! j'avois bien affaire
De demander cet entretien!

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà tous deux! Je vien
Vous faire un récit qui, j'espère,
Va vous amuser.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA COMTESSE, *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien!

Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.

En te quittant, il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour courriers infatigables...
Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque-là...

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.
J'écoutois peu sa harangue indiscrète,
Même ennuyé déjà, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.

Il ignoroit mon nom. Sa politesse,

Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur,
Et la beauté de la comtesse.
(*En riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes et son âge,
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel est ce langage?
Mais je suis très-heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la comtesse
Le monde faisoit tant de cas,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(*En riant de toutes ses forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, Monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem? que dis-tu du personnage?
Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne?...

LE COMTE.

(*A part.*)

Oh ! très-plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien ;
En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien :

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord sans rien dire ;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions : il répondoit à tout ;
Et toujours pour un mot une harangue entière.
Cet homme-là sait tout absolument ;
Comme toi-même, il connoît ta bergère.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat, toujours impunément,
D'un seul mot dénigre, diffâme...

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, Madame,
Que vous êtes heureuse ; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit ; mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle :
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis.
Il a fait plus, il m'a promis...

LE COMTE.

Il a promis ?...

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle ?

Et vous avez dit non ?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi !...

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, et bien vîte.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas ! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi vous mêler ?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, il mérite
Que je le pousse à bout. Oh ! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non ;
Ne vous commettez point ; c'est moi seul qu'on offense ;
J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,
Si vous me demandez mon avis sur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là
Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien ! quel air dolent avez-vous là tous deux ?
Quel diable de maintien !

LE COMTE.

Ah! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh ! très-fâcheux, je le confesse.
Ah ! fort bien, petit scélérat !...
Prenez bien garde à vous, ma nièce :
Vous avez pour époux un perfide, un ingrat :
On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie :
Il n'en est rien, c'est un détour :
Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.

(*Il rit encore plus fort.*)

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis !...

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce ?
Encor de l'humeur, du courroux ?
Toujours effarouchée ? en vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persifflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus ? parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle ? entre nous,
En abrégé, penses-tu qu'il l'ait faite ?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite !
Monsieur le comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle ?

Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidèle.

LE COMTE, *vivement, et avec un rire forcé.*

Comment?... car en effet ceci devient plaisant.
Oui, mon oncle a raison, Madame;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme?
Ah! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon!
C'est un malheur. Et pour qui? le dit-on?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage!

LE MARQUIS.

Ah! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,
D'être à la fois dupe et fripon!
Sûr du cœur de votre maîtresse,
Sûr de votre secret, donnant un libre essor!...
Mais, chut! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, c'est moi qui crains de vous troubler.

Je ne me sens pas bien; souffrez que je vous quitte.
(*Elle sort.*)

LE MARQUIS, *au comte.*

Que t'ai-je dit? Va-t'en bien vîte;
Va, cours la consoler. Va, va.
(*Il le pousse, en riant, vers la comtesse. Le comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le marquis s'en aperçoive.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

Oh! les amans,
Je l'avouerai, sont de drôles de gens!
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincère,
De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons, je me prépare une triple allégresse,
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quoi ! vous partez si vîte ?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas,
L'histoire, là, de ma maîtresse ?
Ces contes de tantôt ?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...

Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas ?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir ?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt ?

LE COMTE.

Au contraire.
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable :
Car dans le fond rien n'est plus misérable.
Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh ! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu ;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,
De me voir éveillé plus tôt qu'à l'ordinaire ?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire ;
Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain
Que

Que fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler ?

LE COMTE.

Là, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'est si plaisant.
Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services;
Mais si, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essuyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre ? es-tu fou, d'Orson ?
Pour le succès cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;
Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh! ce propos, d'Orson,

Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon:
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi.

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément,
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement;
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle; eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,

Mon neveu, sont embarrassans;
Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le temps, ni le lieu...

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au marquis.*

MONSIEUR, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire:

(*Au comte.*)

On attend. Sors-tu, toi?

LE COMTE.

Non; je m'en vais écrire,
En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.

(*Le comte et le marquis sortent.*)

SCÈNE III.

FRONTIN.

MONSIEUR s'est ennuyé d'être un mari fidèle;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.
A-t-il bien ou mal fait?... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, et non de le juger.

Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
Le chicaner un peu sur cette humeur légère :
Mais suis-je fait pour le changer ?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paye assez bien ; il faut noter ce point ;
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point,
J'use de son argent, et lui de mon adresse :
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCÈNE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais, un moment, Frontin, un moment.

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi, sans cesse tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons : j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes,

Vous ne l'êtes jamais sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi ta femme, et tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir et matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grâce
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici?
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de règle, en tout temps,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans;
Mais moi je suis époux. Ecoute :
Il fut un temps où l'amour m'eût sans doute

Fait babiller; car tu n'ignores pas
Qu'au temps passé, dans le siècle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi;
Je voyois au babil ma langue disposée;
J'ai senti le danger, je t'ai vîte épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi,
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux; ah! grâce aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant, la nuit, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage aussi corrige bien un homme!

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience, enfin, peut-elle être en repos?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse!
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, Dieu merci;
Et c'est encor grâces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire et qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Hom! le dénaturé! Mais, quoi!
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur.

SCÈNE V.

LISETTE.

Adieu, monstre! Quelle foiblesse,
De n'oser châtier, ainsi que je le dois...

Le fripon conduit tout, à ce que j'aperçois.
Eh! mais, ce chevalier? se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici Mademoiselle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger,
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grâce au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,
Madame va savoir votre innocent amour;
Il faudra que tout s'éclaircisse.
Les deux amis sont dignes de courroux;
Et, sans miséricorde, on doit faire justice
Des volages amans et des maris jaloux.
Allons, courrons, l'affaire presse.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LISETTE.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Lisette, avez-vous vu le chevalier?

LISETTE.

Moi? non,
Mademoiselle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtresse.

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE D'ORSON, *rêvant.*

A TOUT ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Partout un air de mystère, d'effroi ;
L'un pleure, l'autre est triste, un autre gronde, et moi,
Je ne sais rien.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *à part.*

On est prêt à se rendre ;
On a promis réponse à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,
Je ne me défends point d'une frayeur extrême ;
Car peut-être, ce soir, je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu ; risquer tout en un jour.

MADEMOISELLE D'ORSON, *à part.*

Ah ! bon, voici le chevalier d'Elcour.
Il cause avec ma sœur ; il peut avoir su d'elle...
(*Haut.*)
Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste ?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde ?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi.
Çà, Monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous saurez quelque chose.

LE CHEVALIER.

Qui ?... moi?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, vous; ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidèle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Qu'avez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable...
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui ;
Je peux, quoiqu'innocent, vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh ! parlez-moi donc... Il soupire.
(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh bien donc, à présent il s'en va sans rien dire ?
Oh ! non, je n'entends rien à tout ce que je voi ;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce chevalier qui s'éloigne de moi !...
Qui me regarde !... et d'un air !... Eh bien ! quoi ?
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi ?
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien...

SCÈNE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE COMTE, *brusquement.*

Rentrez, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quel son de voix ! Quoi ! mon frère, il se peut
Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

MADEMOISELLE D'ORSON, *s'en allant.*

Moi qui jamais n'ai rien fait à personne,
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille ! Lisette est dans sa confidence.
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah ! c'est d'Erbon ; ce soir, en mon absence,
On l'attend donc ici ? Fort bien !
Frontin ?... je souffre le martyre !
Dieu !... Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu sais quelque chose aussi ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur : vous aviez dit, sans doute,
Que vous ne restiez pas à souper ?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,
J'ai vu madame, à part, s'entretenir tout bas
Avec le chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon...

LE COMTE, *avec emportement.*

(*A part.*)

Eh ! je le sais. Traîtres ! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment ?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien ? seroit-elle infidèle ?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem ?

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu? ciel! Frontin, tandis que je demeure,
Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...
Mais non, j'irai moi-même; il faut,
Dans ces cas-là, parler en face;
Un tiers peut aisément se trouver en défaut;
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;
Il n'entend que ce qu'on lui dit,
Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface;
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi ?...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage!

LE COMTE.

Puis-je ?...

FRONTIN.

Irez-vous, Monsieur ?

LE COMTE.

Tais-toi.

Oui, je dois me venger; oui, j'y vole, et j'espère
Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond, c'est fort bien fait;
Car ce que madame peut faire,
Tous ces rendez-vous, en effet,
Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!
Tu veux que je souffre en silence?...
Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence?...

FRONTIN.

Eh non! Monsieur...,Restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien! te voilà?
Avec tes bras pendans et ton morne visage,
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras,
Tu me verrois périr sans me tendre les bras;
Digne et trop ressemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets,
Qu'on achète sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais.

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique.

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi:
Ne m'abandonne pas; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais, quel air d'embarras!
Vous paroissez troublée?

LA COMTESSE.

Etes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?
(*A part.*)
Que veut-elle dire? ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au chevalier?

LE COMTE.

Et vous, Madame,
Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?
Pourquoi sur sa gaîté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger, croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon.
Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment? expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUAND pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,
Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
Fussent un voile heureux, une perfide adresse
Pous nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, Madame,
Que votre amitié pour ma sœur,
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour est mon ami; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais, est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens discrets,
Monsieur le Chevalier; on a dit vos secrets.
C'est à Monsieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à sa sœur
Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle;
Et qui, prétendant tour à tour
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,

Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel.

LE COMTE.

Un écrin?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse,
Votre sœur est l'unique objet;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?

(*A part.*)

Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!

Que je vous laisse faire!

LE COMTE.

Eh bien! cet embarras.

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;
Et j'ai même su de la belle
Jusques au nom, que je ne cherchois pas:
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?

Veut-elle me confondre! ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle.

Osez me démentir; la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.

Il n'est plus temps de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!
Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur,
Et d'un... frère alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur.
Autant que ses attraits on vante son adresse.
Mais à juger par cet effroi
Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien!...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame, seul à seul, j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je saurai tous deux vous satisfaire.
Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité, peut-être, à mon retour,
L'estime de la sœur et l'amitié du frère.

(*Il sort; et par un jeu muet que la comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'AI prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
Si j'avois gardé le silence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LE COMTE.

Les voilà donc ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat et parjure,
En veut à mes plaisirs, et l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,
De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,
Prévenons ou vengeons deux affronts à la fois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le chevalier.
Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira; fiez-vous à mon zèle.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.
Peut-être elle enverra le nouveau domestique;
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on.
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.
Oh! quelqu'agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable! elle est sage et discrète.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger sur moi?

FRONTIN.

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment, faites bien sentinelle.

SCÈNE II.

FRONTIN.

Hom! tout ceci va mal. Ma foi,
Partout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques momens, je ne sais, j'aperçoi
Des nuages autour de moi,
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras,
Force de rame, et du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas
J'ai fait un peu ma main; et pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas,
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCÈNE III.

LE COMTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Le comte reparoît. Oh! oh! quel air chagrin!

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit, qu'on a fermé soudain
En me voyant!

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse!

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la comtesse
Qui tenoit son rôle à la main;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme!
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahison!

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions! j'enrage!
C'est un triste service! il ennuie à la fin.
(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scène.*

MADEMOISELLE, un mot! je vous trouve sans cesse
L'air très-occupé.

LISETTE.

Mais... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse....

LISETTE.

(*Bas.*)
C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare;

Tenons-nous bien; point de grâce au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La comtesse de vous doit faire aussi grand cas :
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il est vrai; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah! Monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie à moi? je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE, *à part.*

(*Haut.*)

Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du visage ;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Oh! moi,
J'ai le coup-d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage.

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfans du sentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; Madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame?

LISETTE, *à part.*

Il expire !

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse ?

LISETTE.

Oh ! oui, je crois qu'on répondra :
Car.....

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, Mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux ! il est temps, ma foi,

(*Haut.*)

De l'arrêter. Ecoutez-moi,
Monsieur le Comte, il faut.....

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

LISETTE, *à part.*

(*Haut.*)

Quelle fureur ! Je dois en confidence
Vous dire.....

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir.....

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais.....

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCÈNE V.

LE COMTE.

J'AVOIS tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*
J'AI cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi..... Voilà d'Orson.

LE COMTE.

Je sens dans mon cœur une rage!....
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*Très-vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par vos procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.

Me déshonoroit, moi? Je l'en défierois bien,
Elle, et tout son sexe avec elle.

LE COMTE.

Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-temps une flamme infidèle?
Si, jouant la candeur, la foi,

Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.

Eh bien! ma femme alors seroit déshonorée.
(*En colère.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.
Or, tous les miens, par leur sottise,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grâce, dites-moi,
Que feriez-vous en pareille occurence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance...
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? Je ne serois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, supprimons un discours inutile.
Mon notaire venoit, sur un point important...
(*Le comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh! je veux m'éclaircir; il le faut; le temps presse.
(*Il appelle.*)
Frontin?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la comtesse:
Tu lui diras qu'on attend; va.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DUMON.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sais; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire il est toujours certain;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style:
On étoit! *on* parloit! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle?

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monsieur, à neuf heures, ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... elle.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

Elle ? Que diable est tout ceci ?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas ? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie ?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie ;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh ! Monsieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du mystère ?
Pourquoi vous déguiser ? Je suis du secret, moi.
Oh ! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'est guère.
Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi ?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage :
Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
Représenté comme un petit volage,

LE MARQUIS.

Moi ! petit volage !

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
Qui, de temps en temps, fait des siennes.

Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh mais!
Je vous l'ai déjà dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle! elle! elle toujours! Que le ciel te foudroie!
Mais qui donc se nomme elle?

SCÈNE X.

LE MARQUIS, FRONTIN, DUMON.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable?

FRONTIN, *bas.*

Que la peste t'étouffe! Ah! sorcier détestable!
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*Au marquis.*)
Ah! ah! je sais, Monsieur; un quiproquo, je gage.
C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah! bon.

L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *on*.

FRONTIN, *à Dumon.*

(*Bas.*)

Venez donc me parler. Viens donc, maudit visage !
(*Au marquis.*)
Monsieur, on vous attend.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

Mais, quelle déraison !
M'appeler, moi, petit volage !...
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois rôder d'Orson...
Quel train ! mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidèle.

SCÈNE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le marquis.*

Il s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître :
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Va, je sors en effet, mais pour rentrer soudain,
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous ;

Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

Rien n'est plus singulier, au fond. Monsieur le Comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet que de passer pour l'être.
Voicí, ma foi, l'instant de crise.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Votre maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain.
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE.

D'Elcour vient de m'instruire
Du projet que, pour moi, son cœur avoit conçu.

Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire,
Ce dessein pris à mon insu;
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(Elle s'approche d'une table pour écrire; le comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes désirs,
Songeons au moins à ce que j'aime.
Hélas! veiller sur ses plaisirs,
Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien!
Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile,
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(Après s'être levée, et en serrant sa lettre.)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise.

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé.
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé?
Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, et en considérant le visage de la comtesse.*

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au marquis une lettre fort tendre,
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi! son cœur refuse de se rendre?
Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidèle amant:
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice?
Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.
(*Regardant le comte fixement, et avec la plus grande expression.*)
Que dis-je, je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.
Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place;

Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grâce.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je? voudroit-elle implorer son pardon!
(*Haut.*)
Madame, vous avez raison;
Mais l'honneur a crié vengeance.
Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...
Tout se découvre enfin, lorsque moins on y pense.
Le temps voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévère,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu! quel front! loin de mourir de honte!...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte,
Qu'avez-vous donc? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez tout?

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Déjà ?

LE COMTE.

Déjà !... Comment! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré,
Ce doux lien, ce tour infâme ?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah! plaisante manière
De se justifier, ma foi!

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entière,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi! vous pourriez me pardonner enfin ?...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez ?... Oh! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.
Oh çà! finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Montrez, de grâce, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Et quoi! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure:
Je sais à qui, Madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien; après ceci,
Me voilà, grâce au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure!

LE COMTE.

Encore? Oh! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.
Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir,
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte,
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le Comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle! ô ciel! quelle imprudence!
C'est lui; s'il a tout entendu,
Ah! malheureux! je suis perdu;
De ma honte, partout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah! je suis mort.
(*Haut.*)
Tout Paris va savoir... Rien... vous venez d'entendre?..

LE MARQUIS.

A peu près; ce billet, si j'ai bien su comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la comtesse.*

N'est-ce pas? il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au comte.*

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, *au marquis, en interrompant vivement la comtesse.*

Tenez.
(*Il lit le billet.*)
« Je vous attends ce soir.

LE MARQUIS.

Ce soir? et que veut-elle dire?

Tu ne rentres donc pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Oh ! si fait.

Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Plus tôt qu'à l'ordinaire.

» Nous serons seuls enfin, et je sens que j'en ai
» besoin; il le faut pour l'exécution du projet que
» mon cœur m'a suggéré.

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.

» Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper,
» pour ne pas croire avoir perdu mes momens.

LE MARQUIS.

De qui ?

LE COMTE.

De moi.

» Hâtez-vous; vous vous retirerez le plus tôt pos-
» sible, pour n'être pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystère ?

N'être pas aperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous; c'est pour d'Erbon.
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE, *à part.*

(*Haut.*)

Quel supplice! Mais, non.

(*Au marquis.*)(*A la comtesse.*)

Croyez... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la comtesse.*

De grâce, dissipez un si cruel soupçon;
On vous croiroit; partout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au marquis.*

Ainsi qu'à moi, la comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout à fait autant, et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser vous devez la défendre.
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au marquis bien tendrement.*

Oui, Monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien,
Et de ce cruel entretien
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Monsieur le chevalier, de grâce;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout à l'heure ici, sans être vu,
Le comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidèle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre,
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,
J'accuse la comtesse, et je vais la défendre.
(*A part.*)
Voici l'instant de ne rien ménager.
(*Haut.*)
La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystère.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je? qu'ai-je fait? Eh quoi!
Quand je forme contre elle un dessein téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh oui! je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)
Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;
(*Lui donnant une lettre.*)
Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*

Sophie! un rendez-vous! et pour toi!
(*Le comte demeure comme accablé.*)

LE

LE MARQUIS.

Justement.

J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah! ah! libertin, effronté!
Ah! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité?

LE CHEVALIER.

Pardonnez; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau masque, abusé si long-temps!
Me voir sa dupe à soixante ans!
Me faire aller partout exalter sa sagesse!

(*Le comte se relève pour parler.*)

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Ah! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson.*

Voilà d'Elcour, ma sœur;
Voulez-vous l'épouser?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frère.

LE COMTE, *au chevalier, en lui prenant la main.*

C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.
(*A la comtesse.*)
Je dois être pour vous un objet de colère;
Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir! ciel! et pour quel objet!
Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors;
Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,

A bien fait plus que ses efforts;
Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami! vous pardonner? hélas!
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse!
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis...

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi; je suis sa caution

LE MARQUIS.

(*Il l'embrasse.*)
Allons, je la reçois, ma nièce.
(*Au comte.*)
Je te fais gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre;
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir:
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non, c'est bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle!...

LE COMTE.

O ciel! quand vous comblez nos vœux!...

LE MARQUIS.

Mais dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice?
Ta jalousie étoit donc un détour,
Une feinte, un?...

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh! quant à ce mal-là, Monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Eh bien! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome quarante-huitième.

